

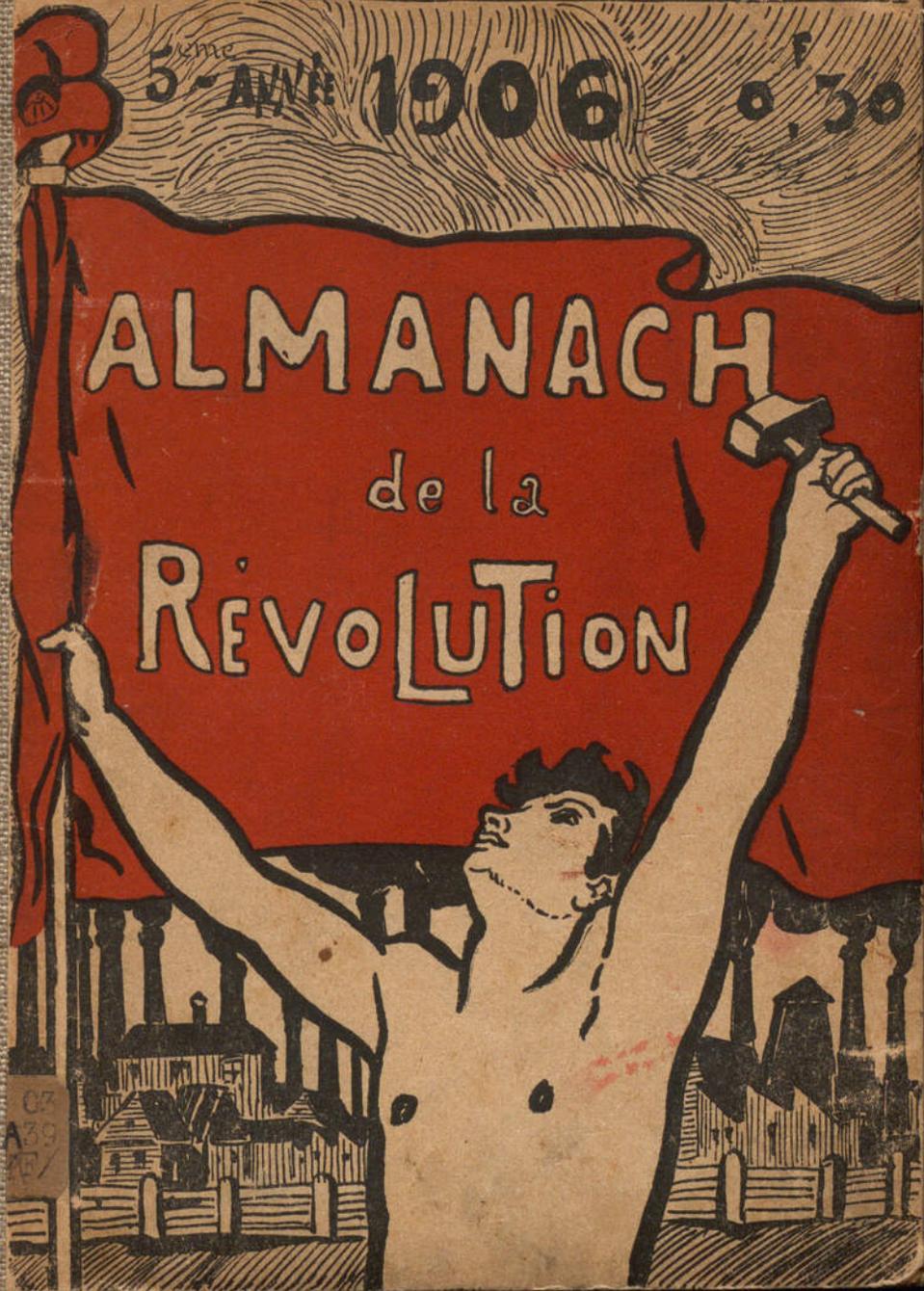
5^{ème} ANNÉE 1906

0,30

ALMANACH

de la

REVOLUTION



07
39
25

FAC 15

ALMANACH ILLUSTRÉ

DE LA

RÉVOLUTION

Pour 1906

CINQUIÈME ANNÉE



ONT COLLABORÉ A L'ALMANACH

RENÉ CHAUGHI, LUCIEN DESCAVES
 PAUL DELESALLE, JEAN GRAVE, PIERRE KROPOTKINE, M. LENGLET
 ANDRÉ GIRARD, ALBINVILLEVAL, ÉMILE POUGET
 [MICHEL PETIT, HENRI CHAPOUTOT, GUSTAVE HERVÉ, ETC., ETC.]

DESSINATEURS ET GRAVEURS

J. HÉNAULT, A. DELANNOY, BERGER, JOUJOUH, HENRI PIVAND
 WILLAUME, ETC.

PRIX : 30 CENTIMES



Rédaction et Administration :
Paul DELESALLE
 2, RUE BLAINVILLE

En Vente :
 Aux Bureaux des Temps Nouveaux
 4, RUE BROCA

- PARIS -



Ères et Époques pour 1906

Année de la période Julienne.....	6619
Des Olympiades ou la 4 ^e année de la 670 ^e Olympiade, commence en juillet 1905.....	2682
De la fondation de Rome, selon Varron (mars).....	2659
Depuis l'ère de Nabonassar, fixée au 26 février de l'an 967, période Julienne.....	2653
Du calendrier grégorien.....	1069
Du calendrier julien ou russe, commence le 14 janvier....	1906
Du calendrier républicain français, commencée le 24 septembre 1905.....	115
De l'ère des Juifs, commencée le 2 octobre 1905.....	5566
De l'hégire, calendrier turc, l'année 1324 commencera le 18 mars.....	1906

FÊTES CHOMÉES

Nouvel an : 1^{er} janvier ; Pâques, 15 avril ; Ascension, 24 mai ; Pentecôte, 3 juin ; Fête de la bourgeoisie, 14 juillet ; Assomption, 15 août ; Toussaint, 1^{er} novembre ; Noël, 25 décembre.

LES SAISONS

En 1906, les saisons commenceront :

- Le *Printemps* : le 21 mars, à 1 heure du soir (*équinoxe* du Printemps) ;
- L'*Été* : le 22 juin, à 9 heures du matin (*solstice* d'Été) ;
- L'*Automne* : le 23 septembre, à 11 heures du soir (*équinoxe* d'Automne) ;
- L'*Hiver* : le 22 décembre, à 6 heures du soir (*solstice* d'Hiver).

ÉCLIPSES EN 1906

Il y aura en 1906 cinq éclipses ; trois de *soleil* et deux de *lune* :

Le 9 février, éclipse de lune, en partie visible à Paris.

Entrée dans l'ombre.....	6 h. 6	du matin.
Commencement de l'éclipse totale....	7 h. 7	—
Milieu de l'éclipse.....	7 h. 56	—
Fin de l'éclipse.....	8 h. 45	—
Sortie de l'ombre.....	9 h. 46	—

La lune se couche à Paris à 7 h. 21 du matin.

- Le 23 février, éclipse partielle de soleil, invisible en France.
- Le 21 juillet, éclipse partielle de soleil, invisible en France.
- Le 4 août, éclipse totale de lune, invisible en France.
- Le 19 avril, éclipse partielle de soleil, invisible en France.

FÉVRIER

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Jeudi	1. — A. Odessa, attentat contre M. Gabovine, préfet de police.
2 Vendredi	2. — Grève des mineurs du Borinage.
3 Samedi	3. — La grève des mineurs de Westphalie gagne les mineurs de Silésie.
4 Dim.	4. — La Fédération des mineurs belges vote la grève générale.
5 Lundi	5. — A. Paris, grève des ouvriers électriciens des secteurs. Missou.
6 Mardi	6. — Révolution en Pologne. Grèves et conflits avec la troupe à Varsovie, Lotz. 1.500 ouvriers tués.
7 Mercredi	7. — Agitation ouvrière en Bretagne, à Quimper, Douarnenez, Quimper.
8 Jeudi	8. — Les mineurs de Westphalie reprennent le travail n'ayant obtenu que des promesses.
9 Vendredi	9. — Grève des mouleurs en fer de Paris.
10 Samedi	10. — Scandales coloniaux. Des administrateurs du Congo, pour « se distraire », dynamitent des nègres et en font bouillir.
11 Dim.	11. — Exécution, par les révolutionnaires russes, du grand-duc Serge, oncle du czar.
12 Lundi	12. — A. Varsovie, un officier qui s'était particulièrement montré cruel pendant la répression est trouvé assassiné.
13 Mardi	13. — La Révolution gagne Batoum et le Sud de la Russie.
14 Mercredi	14. — Grève des ouvriers en province, à Mont (Oise), à Limoges, en Bretagne, etc.
15 Jeudi	15. — Plusieurs attentats, conséquences de la grève, se produisent dans les centres miniers belges.
16 Vendredi	16. —
17 Samedi	17. —
18 Dim.	18. —
19 Lundi	19. —
20 Mardi	20. —
21 Mercredi	21. —
22 Jeudi	22. —
23 Vendredi	23. —
24 Samedi	24. —
25 Dim.	25. —
26 Lundi	26. —
27 Mardi	27. —
28 Mercredi	28. —

La durée du jour est de 9 h. 23 m. le 1^{er} et de 10 h. 51 m. le 28. Le jour croît pendant ce mois de 1 h. 28 m.

JANVIER

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Lundi	1. — Rédition de Port-Arthur. — Les frères Crététz sont graciés.
2 Mardi	2. — Importantes grèves à Bakou (Russie). Massacres d'ouvriers.
3 Mercredi	3. — Bruit de grève générale des mineurs de Westphalie.
4 Jeudi	4. — Menace de grève générale à Madrid pour protester contre la cherté des subsistances.
5 Vendredi	5. — Mort de Louis Michel. — L'ouvrier Pivotan est condamné à 10 ans de réclusion.
6 Samedi	6. — Grève générale des mineurs du bassin de la Ruhr (Allemagne).
7 Dim.	7. — Agitation ouvrière en Bretagne. Grèves à Brest, Quimper, Pont-l'Abbé.
8 Lundi	8. — A. Brest, les dockers en grève lancent les marchandises à la mer.
9 Mardi	9. — Meeting.
10 Mercredi	10. — Révolution à Pétersbourg, 4.000 tués, 6.000 blessés. Le czar assassin se cache. — Obsèques imposantes de Louise Michel, 200.000 Parisiens accompagnent sa dépouille.
11 Jeudi	11. — Malgré la censure, l'on apprend que la Révolution gagne toute la Russie. Soulèvement à Moscou, Riga. L'arsenal de Sébastopol est incendié.
12 Vendredi	12. — Meetings. Agitation dans toute la France en faveur de la Révolution en Russie.
13 Samedi	13. — Protestations contre l'emprisonnement de Gorki.
14 Dim.	14. — Une bombe éclate avenue de la République, à Paris, à la sortie d'un meeting de protestation contre les atrocités czaristes.
15 Lundi	15. — Arrestations arbitraires.
16 Mardi	16. —
17 Mercredi	17. —
18 Jeudi	18. —
19 Vendredi	19. —
20 Samedi	20. —
21 Dim.	21. —
22 Lundi	22. —
23 Mardi	23. —
24 Mercredi	24. —
25 Jeudi	25. —
26 Vendredi	26. —
27 Samedi	27. —
28 Dim.	28. —
29 Lundi	29. —
30 Mardi	30. —
31 Mercredi	31. —

La durée du jour est de 8 h. 16 m. le 1^{er} et de 9 h. 19 m. le 31. Le jour croît pendant ce mois de 1 h. 4 m.

1906
↑
1905

1906 1905

MARS

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Jeudi	2. — Chandelier, ouvrier en grève, tire sur un policier qui frappe un de ses camarades et le blesse grièvement.
2 Vendredi	
3 Samedi	
4 Dim. (9)	4. — Manifestation policière place de la Concorde. Charges à la Bourse du travail de Paris. Arrestations et blessés.
5 Lundi	
6 Mardi	
7 Mercredi	6. — Grève générale du bâtiment à Brest. Charges de dragons.
8 Jeudi	
9 Vendredi	
10 Samedi	
11 Dim. (10)	7. — En Russie, la Révolution gagne les populations agricoles. Plusieurs châteaux sont pillés et brûlés à Penza, Smolensk, etc.
12 Lundi	
13 Mardi	
14 Mercredi	10. — Prise de Moukden par les Japonais. Débâcle russe.
15 Jeudi	
16 Vendredi	13. — Manifestations provoquées par la misère, les ouvriers réclament du pain en Andalousie, à Jaen, Séville, Xérès.
17 Samedi	
18 Dim. (11)	16. — Une bombe éclate à Pétersbourg, près de la demeure de Pobiedonostzev, procureur du St-Synode.
19 Lundi	
20 Mardi	
21 Mercredi	18. — Victoire ouvrière à Brest.
22 Jeudi	
23 Vendredi	20. — Dans les districts de Yépipane, de Penza, de Kief, de Cori, etc., les paysans russes s'emparent des terres.
24 Samedi	
25 Dim. (12)	25. — Exécution par les révolutionnaires du préfet de police de Varsovie.
26 Lundi	
27 Mardi	27. — Fin de la grève de la voiture.
28 Mercredi	
29 Jeudi	30. — La Révolution s'étend en Russie. A Yalta, les émeutiers sont maîtres de la ville.
30 Vendredi	
31 Samedi	

La durée du jour est de 10 h. 56 m. le 1^{er} et de 12 h. 44 m. le 31.
Le jour croît pendant ce mois de 1 h. 48 m.

AVRIL

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Dim. (13)	2. — Arrestation à Pétersbourg de personnes apparentées à la noblesse. Arrestation d'un révolutionnaire dans le palais de Tsarkote-Selo.
2 Lundi	
3 Mardi	4. — Fin de la grève des ouvriers de la voiture.
4 Mercredi	
5 Jeudi	6. — Agitation ouvrière en Bretagne.
6 Vendredi	
7 Samedi	7. — Manifestations et troubles provoqués par la misère en Espagne.
8 Dim. (14)	8. — Grève des dockers de Saint-Nazaire.
9 Lundi	9. — Agitation ouvrière à Limoges. Grève des porcelainiers, typographes, etc.
10 Mardi	
11 Mercredi	10. — A Madrid, 60 ouvriers périssent sous l'éboulement d'un bassin en construction.
12 Jeudi	
13 Vendredi	12. — Condamnation pour faits de grève, par la Cour d'assises de Brest, de 15 ouvriers dockers.
14 Samedi	
15 Dim. (15)	14. — Grève des ouvriers de chemins de fer d'Italie.
16 Lundi	15. — Grève des boulangers de St-Nazaire.
17 Mardi	16. — Révolte des paysans dans les environs de Moscou.
18 Mercredi	
19 Jeudi	17. — Fusillade de Limoges. Les leblers font mervelle. 1 mort, 7 blessés.
20 Vendredi	
21 Samedi	19. — Manifestation à St-Junien.
22 Dim. (16)	20. — Enterrement de Vadelle, tué par des balles françaises.
23 Lundi	
24 Mardi	23-25. — Congrès à huis clos dit de l'Unité Socialiste.
25 Mercredi	
26 Jeudi	28. — Révolution paysanne en Russie.
27 Vendredi	
28 Samedi	
29 Dim. (17)	
30 Lundi	

La durée du jour est de 12 h. 48 m. le 1^{er} et de 14 h. 23 m. le 31.
Le jour croît pendant ce mois de 1 h. 35 m.

MAI

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Mardi	1. — Manifestations ouvrières dans le monde entier.
2 Mercredi	
3 Jeudi	3. — Grève des charretiers de Chicago. Collisions dans les rues.
4 Vendredi	
5 Samedi	4. — Agitation révolutionnaire à Varsovie. Plus de 100 morts. Batailles dans les rues.
6 Dim. (18)	5. — Grève des boulangers de Nantes.
7 Lundi	7. — Congrès de l'Union fédérale des mineurs de France.
8 Mardi	
9 Mercredi	
10 Jeudi	8. — Nouveaux incidents à Limoges. La municipalité « socialiste » (!) blâme les émeutiers.
11 Vendredi	
12 Samedi	9. — La Confédération G. D. T. se refuse à une action « commune » avec le « parti socialiste ».
13 Dim. (19)	
14 Lundi	11. — A Limoges, les ouvriers font le siège de l'usine Beaulieu. Grève des carriers.
15 Mardi	
16 Mercredi	13. — Manifestations, marche sur Londres de sans-travail et de grévistes anglais.
17 Jeudi	
18 Vendredi	15. — Agitation provoquée par la misère en Catalogne.
19 Samedi	
20 Dim. (20)	17. — Une partie des députés dits « socialistes » refusent d'adhérer à l'Unité.
21 Lundi	
22 Mardi	18. — Condamnation à 1 an de prison du compagnon Roux, pour s'être défendu contre les brutalités des policiers.
23 Mercredi	
24 Jeudi	20. — Grève des sergots lyonnais.
25 Vendredi	
26 Samedi	23. — Pendaïson de Kalafef, exécuteur du grand-duc Serge.
27 Dim. (21)	
28 Lundi	26. — Arrestation de nombreux militants en prévision de la venue à Paris de l'Alphonse espagnol.
29 Mardi	
30 Mercredi	31. — Une bombe est jetée rue de Rohan, sous la voiture du roi d'Espagne.
31 Jeudi	

La durée du jour est de 14 h. 30 m. le 1^{er} et de 15 h. 47 m. le 31.
Le jour croît pendant ce mois de 1 h. 17 m.

JUIN

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Vendredi	2. — Bruits de complot au sujet de l'attentat contre Alphonse n° XIII. Arrestation de Malato.
2 Samedi	
3 Dim. (22)	4. — L'auteur de l'attentat reste introuvable. Cinq Espagnols sont impliqués dans l'affaire.
4 Lundi	
5 Mardi	6. — Campagne de presse contre la Bourse du travail de Paris.
6 Mercredi	
7 Jeudi	7. — Grève des teinturiers de Villefranche. — Arrestations de Frimat et Mamessier.
8 Vendredi	
9 Samedi	9. — Perquisition à la Bourse du travail de Cette.
10 Dim. (23)	
11 Lundi	10. — Arrestation, au cours d'une réunion, du secrétaire de l'Union des Syndicats de Nice, le camarade Morel.
12 Mardi	
13 Mercredi	12. — Condamnation de Morel à 3 mois de prison pour prétendue apologie de crime.
14 Jeudi	
15 Vendredi	13. — Grève des automobilistes lyonnais.
16 Samedi	
17 Dim. (24)	15. — Bruits de guerre entre la France et l'Allemagne.
18 Lundi	18. — Emeutes de Lodz (Pologne). 300 tués.
19 Mardi	
20 Mercredi	21. — La Révolution gronde à Varsovie. Combats dans les rues. Proclamation de l'état de siège.
21 Jeudi	
22 Vendredi	23. — Grève des tisseurs de Gand.
23 Samedi	
24 Dim. (25)	24. — Conférence internationale des syndicats à Amsterdam.
25 Lundi	
26 Mardi	26. — Révolte de l'équipage du <i>Kniaz-Potenkim</i> à Odessa.
27 Mercredi	
28 Jeudi	29. — A Odessa, les révoltés sont maîtres de la ville.
29 Vendredi	
30 Samedi	

La durée du jour est de 15 h. 50 m. le 1^{er}, de 16 h. 6 m. le 22, de 16 h. 3 m. le 30.
Le jour croît pendant ce mois de 16 m. du 1^{er} au 22 et décroît de 3 m. du 22 au 30.

1906

1905

JUILLET

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Dim. (26)	3. — Campagne réactionnaire et réformiste contre la Bourse du travail de Paris.
2 Lundi	
3 Mardi	5. — Mort d'Elisée Reclus.
4 Mercredi	
5 Jeudi	8. — Grève et lock-out des patrons teinturiers de St-Etienne.
6 Vendredi	
7 Samedi	9. — Manifestation de sans-travail à Londres.
8 Dim. (27)	
9 Lundi	10. — Meurtre du préfet de police de Moscou, Chovaloff.
10 Mardi	
11 Mercredi	11. — Catastrophe des mines de Watskown, 180 morts.
12 Jeudi	
13 Vendredi	13. — Grève des mineurs de Neuves-Maisons.
14 Samedi	
15 Dim. (28)	14. — Révoltes provoquées par la misère en Espagne.
16 Lundi	
17 Mardi	16. — Grève des tisseurs de Gand.
18 Mercredi	
19 Jeudi	17. — Lock-out des patrons teinturiers de St-Etienne.
20 Vendredi	
21 Samedi	18. — Important mouvement de grève dans le bassin de Longwy.
22 Dim. (29)	
23 Lundi	20. — Expulsion du socialiste italien Cavalazzi.
24 Mardi	
25 Mercredi	22. — Attentat avorté contre le sultan Abdul-Hamid.
26 Jeudi	
27 Vendredi	24. — Grève des boulangers de Bastia.
28 Samedi	
29 Dim. (30)	26. — Grève d'ouvriers agricoles dans l'Oise.
30 Lundi	
31 Mardi	28. — Extension du lock-out des patrons métallurgistes de Suède.

La durée du jour est de 16 h. 1 m. le 1^{er} et de 15 h. 4 m. le 31.
Le jour décroît pendant ce mois de 55 m.

AOÛT

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Mercredi	1. — Charges de cavalerie à Saulnes, bassin de Longwy ; plusieurs blessés.
2 Jeudi	
3 Vendredi	2. — Refus par les syndicats de la Seine d'admettre un règlement à la Bourse du travail.
4 Samedi	
5 Dim. (31)	3. — Krach Jaluzot.
6 Lundi	
7 Mardi	6. — Manifestation Etienne Dolet.
8 Mercredi	
9 Jeudi	10. — A Bilbao, la voiture d'un évêque est renversée par la populace affamée.
10 Vendredi	
11 Samedi	12. — Attentat contre M. Quintana, président de la République Argentine.
12 Dim. (32)	
13 Lundi	15. — Misère affreuse en Espagne. Révolte de paysans dans les campagnes.
14 Mardi	
15 Mercredi	16. — Fusillade d'ouvriers à Grammichele, 20 morts, 200 blessés.
16 Jeudi	
17 Vendredi	17. — Grève des ouvriers ardoisiers de Segré. Les gendarmes tirent et blessent deux grévistes.
18 Samedi	
19 Dim. (33)	19. — De tous les points de la Russie, l'on constate que la Révolution fait des progrès.
20 Lundi	
21 Mardi	22. — Grève des mineurs et métallurgistes du bassin de Longwy.
22 Mercredi	
23 Jeudi	31. — Rive-de-Gier, les ouvriers verriers tiennent leur IV ^e Congrès.
24 Vendredi	
25 Samedi	
26 Dim. (34)	
27 Lundi	
28 Mardi	
29 Mercredi	
30 Jeudi	
31 Vendredi	

La durée du jour est de 15 h. 3 m. le 1^{er} et de 13 h. 28 m. le 31.
Le jour décroît pendant ce mois de 1 h. 35 m.

SEPTEMBRE

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Samedi	1. — En Russie, les massacres continuent à Bakou, Kichineff.
2 Dim. (35)	
3 Lundi	2. — Grève d'ouvriers métallurgistes à Pont-à-Mousson.
4 Mardi	
5 Mercredi	5. — Signature à Portsmouth du traité de paix entre le Japon et la Russie.
6 Jeudi	
7 Vendredi	6. — Congrès des ouvriers métallurgistes de Paris.
8 Samedi	
9 Dim. (36)	7. — A Paris, clôture du Congrès de la Libre-Pensée.
10 Lundi	
11 Mardi	8. — Tremblement de terre dans le Sud de l'Italie.
12 Mercredi	
13 Jeudi	9. — A Bakou, les insurgés mettent le feu aux puits à pétrole. Dégâts considérables.
14 Vendredi	
15 Samedi	10. — Emeutes nationalistes au Japon.
16 Dim. (37)	
17 Lundi	12. — Charges de cavalerie à Longwy. Assassinat de l'ouvrier Huart.
18 Mardi	
19 Mercredi	15. — Arrestation en Allemagne de Domela Nieuwenhuis.
20 Jeudi	
21 Vendredi	16. — Grève de métallurgistes à Bonlogne-sur-Mer.
22 Samedi	
23 Dim. (38)	18. — Congrès des travailleurs du cuir à Chaumont.
24 Lundi	
25 Mardi	19. — Congrès des socialistes allemands à Iéna.
26 Mercredi	
27 Jeudi	24. — A Kovno (Russie), une bombe tue le maître de police et trois agents.
28 Vendredi	
29 Samedi	25. — Grève générale des ouvriers électriciens de Berlin.
30 Dim. (39)	

La durée du jour est de 13 h. 24 m. le 1^{er} et de 11 h. 42 m. le 31.
Le jour décroît pendant ce mois de 1 h. 42 m.

OCTOBRE

JOURS DE LA SEMAINE	ÉPHÉMÉRIDES
1 Lundi	1. — Interdiction d'un meeting antimilitariste à la Bourse du Travail de Marseille.
2 Mardi	
3 Mercredi	2. — La presse rend compte des atrocités commises au Congo.
4 Jeudi	
5 Vendredi	3. — Agitation séparatiste à Helsingfors (Finlande). Troubles à Erivan (Caucase).
6 Samedi	
7 Dim. (40)	4. — A Roanne, la tentative de faire reprendre le travail aux tisseurs en grève échoue.
8 Lundi	
9 Mardi	5. — Grève de travailleurs de la terre dans les Pyrénées-Orientales.
10 Mercredi	
11 Jeudi	6. — Grève des ouvriers de la Monnaie de Paris.
12 Vendredi	
13 Samedi	7. — Perquisitions et arrestations pour propagande antimilitariste.
14 Dim. (41)	
15 Lundi	8. — Tentatives de manifestations antimilitaristes. A Châlons, plusieurs jeunes recrues refusent de poursuivre leur voyage.
16 Mardi	
17 Mercredi	9. — A Tiflis, plus de 50 bombes sont lancées dans les postes de Cosaques. Charges de cavalerie, morts et blessés.
18 Jeudi	
19 Vendredi	10. — Des déclarations officielles confirment les bruits qu'il y a eu danger de guerre entre la France et l'Allemagne.
20 Samedi	
21 Dim. (42)	11. — Grève générale des fabriques de sucre de Pologne.
22 Lundi	
23 Mardi	12. — La Confédération du travail est exclue de la Bourse du travail de Paris.
24 Mercredi	
25 Jeudi	
26 Vendredi	
27 Samedi	
28 Dim. (43)	
29 Lundi	
30 Mardi	
31 Mercredi	

La durée du jour est de 11 h. 39 m. le 1^{er} et de 9 h. 54 m. le 31.
Le jour décroît pendant ce mois de 1 h. 45 m.

1906

NOVEMBRE

JOURS
DE LA SEMAINE

1 Jeudi
2 Vendredi
3 Samedi (44)
4 Dim.
5 Lundi
6 Mardi
7 Mercredi
8 Jeudi
9 Vendredi
10 Samedi (45)
11 Dim.
12 Lundi
13 Mardi
14 Mercredi
15 Jeudi
16 Vendredi
17 Samedi (46)
18 Dim.
19 Lundi
20 Mardi
21 Mercredi
22 Jeudi
23 Vendredi
24 Samedi (47)
25 Dim.
26 Lundi
27 Mardi
28 Mercredi
29 Jeudi
30 Vendredi

ÉPHÉMÉRIDES (1904)

2. — Dans plusieurs endroits, les réservistes appelés en Russie pour aller combattre en Manchourie se révoltent.
4. — Scène de pugilat au Parlement français.
Le ministre de la guerre est souflété.
6. — Grève et lock-out d'ouvriers tailleurs de pierres à Madrid.
7. — Grève des ouvriers maritimes des canaux du Nord.
8. — La presse réactionnaire française publie une série de documents montrant que l'armée est une école de mouchardage mutuel.
10. — Procès de Neuville.
13. — Acquittement des inculpés.
14. — Procès des frères Crettiez, assassins d'ouvriers.
16. — Démission du général André, ministre de la guerre.
18. — Grève des dockers et camionneurs du Havre.
19. — Menace de nouvelles lois de répression en Espagne.
21. — Agitation ouvrière dans les arsenaux de la marine, Lorient, Brest, etc.
23. — Grève des fondeurs de Cincinnati. Menace de faire sauter les usines à la dynamite.
25. — Condamnation des frères Crettiez, les patrons assassins de Cluses. Acquittement des ouvriers.
27. — Troubles à Varsovie. Manifestation sociale.

La durée du jour est de 9 h. 51 m. le 1^{er} et de 8 h. 43 m. le 30.
Le jour décroît pendant ce mois de 1 h. 19 m.

DÉCEMBRE

JOURS
DE LA SEMAINE

1 Samedi (48)
2 Dim.
3 Lundi
4 Mardi
5 Mercredi
6 Jeudi
7 Vendredi
8 Samedi (49)
9 Dim.
10 Lundi
11 Mardi
12 Mercredi
13 Jeudi
14 Vendredi
15 Samedi (50)
16 Dim.
17 Lundi
18 Mardi
19 Mercredi
20 Jeudi
21 Vendredi
22 Samedi (51)
23 Dim.
24 Lundi
25 Mardi
26 Mercredi
27 Jeudi
28 Vendredi
29 Samedi (52)
30 Dim.
31 Lundi

ÉPHÉMÉRIDES (1904)

1. — Grève sanglante à Zaigler (Etats-Unis). La troupe tire et les grévistes ripostent à coups de fusil.
3. — Importantes grèves agricoles dans l'Hérault et l'Aude.
5. — A St-Junien, grève des papetiers et des coupeurs en chaussures. Charges de cavalerie.
7. — Manifestation de sans-travail à Saint-Nazaire.
10. — Agitation en faveur du repos hebdomadaire pour les travailleurs de l'alimentation.
13. — Première audience à Pétersbourg du procès Sazonoff, meurtrier de de Pichev. Manifestations sympathiques.
14. — Condamnation de Sazonoff aux travaux forcés à perpétuité et de Sikorsky à 20 années de bague.
16. — Troubles universitaires et ouvriers à Moscou, Pétersbourg et dans toute la Russie.
18. — Troubles agricoles en Italie. A Palomburo Sabina, la troupe tire sur les paysans.
20. — L'affaire Syveton montre, par ses dessous, le degré de pourriture de la bourgeoisie française.
26. — Poussé à bout par l'agitation révolutionnaire, le czar fait des promesses de réformes.
30. — Grève d'ouvriers cartonniers à Lyon.

La durée du jour est de 8 h. 31 m. le 1^{er}, de 8 h. 10 m. le 21 et de 8 h. 14 m. le 31.
Le jour décroît du 1^{er} au 21 de 21 m., et croît de 4 m. du 22 au 31.

ÉLISÉE RECLUS

1830-1905

Le 4 juillet de cette année, nous avons perdu un de nos meilleurs camarades et amis, Elisée Reclus. Il est mort à l'âge de 75 ans, dans un petit village belge, demandant à ses parents et amis de ne faire aucune cérémonie pour son enterrement, et priant son neveu Paul d'être absolument le seul à l'accompagner jusqu'au cimetière. Là, il est enterré auprès de son frère Elie, l'ami intime de toute sa vie.

On connaît bien les faits extérieurs de sa carrière.

Né à Sainte-Foy-la-Grande, dans la Gironde, fils d'un pasteur protestant, il faisait ses études, avec son frère Elie, à la faculté protestante de Montauban, lorsque les deux frères se décidèrent à quitter la théologie et se mirent en marche, à pied, vers Berlin, pour y suivre les cours du grand géographe allemand, Karl Ritter. C'est en Allemagne qu'ils étaient, l'un et l'autre, pendant la Révolution de 1848.

Rentrés en France, ils durent aussitôt la quitter, après le coup d'Etat de Napoléon III, et en 1852 Elisée était déjà à Londres. De là il passa en Irlande, puis en Amérique, et là il fit ce voyage qu'il raconta plus tard dans un livre charmant (*Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe*, 1861).

Les deux frères ne rentrèrent en France qu'en 1857, et Elisée se mit aussitôt à ses travaux géographiques. *L'Histoire d'un ruisseau* (un livre d'une rare beauté) et *La Terre, description des phénomènes du globe* (*) lui donnèrent du coup le renom d'un grand géographe.

Vint la guerre, et Elisée entra dans la garde nationale, dans le bataillon des aéronautes de son ami Nadar, qui rendit de si grands services à Paris pendant le siège.

Après la guerre vint la Commune, et Elisée, refusant toutes les offres de commandement, prit le fusil et entra dans les rangs des fédérés. Il prit part à la sortie contre Versailles, le 5 avril 1871, qui fut reçue par les canons du Mont Valérien, et là il fut fait prisonnier.

(*) Il y a une édition abrégée de cet admirable ouvrage, en deux volumes à un franc chaque, que nous recommandons vivement à nos lecteurs.

Il connut toutes les horreurs des prisons de Versailles, de Satory, etc., et fut condamné en novembre à la déportation.

Une pétition des savants anglais, signée par Darwin, Wallace et tant d'autres, lui rendit la liberté, et il s'établit en Suisse, où il publia d'abord, avec Lefrançais et Joukovsky, une revue socialiste, *Le Travailleur*, et plus tard devint l'ami et le collaborateur actif du *Révolté*. Il garda la même amitié à *La Révolte* et aux *Temps Nouveaux* et jusqu'à sa mort continua à y collaborer.

En Suisse, il écrivit un autre livre charmant, *l'Histoire d'une Montagne*, et se mit à son œuvre colossale : *Géographie Universelle, la Terre et les Hommes*. Toute la presse savante et populaire a rendu hommage à cette œuvre monumentale, qui donne, en 19 gros volumes, la première et la meilleure description suivie de toute la terre et de tous ses habitants. Cette œuvre lui prit vingt années de sa vie.

Beaucoup de « géographies » semblables ont été publiées depuis, les unes condensées en 3 ou 4 volumes, les autres plus détaillées en partie. Mais aucune ne donne une aussi admirable *vue d'ensemble* de chaque région géographique et de ses habitants. Aucune n'est inspirée par le même *amour de l'homme*, jusqu'à ses plus humbles représentants.

En 1892, lors des ignobles poursuites dirigées en France contre les anarchistes, les deux frères, Elie et Elisée, quittèrent la France et allèrent s'établir à Bruxelles. Là, Elisée donna une grande partie de son temps à sa création, l'Université Nouvelle, au globe terrestre, à son Institut Géographique, et il commença une nouvelle œuvre, *L'Homme et la Terre*, qu'il termina quelques mois avant sa mort. C'est l'histoire de l'homme, racontée par rapport aux divers milieux que diverses nations ont habités, et la conclusion de cette œuvre (ce qui l'a fait refuser par plusieurs grands libraires) est *l'Anarchie*. L'Anarchie est, pour Elisée, le dernier mot de l'évolution humaine, le point vers lequel la civilisation humaine marche nécessairement.

*
**

Telle est l'œuvre immense de géographie et d'histoire, accomplie par Elisée Reclus. Mais cette œuvre n'est pas seulement l'œuvre d'un savant géographe. Elle porte partout le cachet de l'anarchiste profondément convaincu qu'était Elisée; et elle est grande parce qu'elle porte ce cachet.

L'hypothèse d'un créateur ou d'une sagesse divine dirigeant

l'homme dans ses destinées ne s'y trouve pas plus qu'elle ne se trouve dans le *Système du Monde* de Laplace.

Et de même, l'hypothèse des gouvernements et des hommes pro-



videntiels menant l'humanité vers ses fins en est bannie absolument. L'homme, depuis le sauvage le plus humble, apparaît ce qu'il est : plein de bonnes intentions, mais ignorant et par conséquent devenant facilement la proie des frayeurs que lui inspirent la nature incomprise et les sorciers, exploité sous toutes les latitudes par des minorités de gouvernants, et gardant partout un fonds de bonhomie enfantine qui se traduit dans ses mœurs primitives et dans ses institutions sociales.

Plus il est libre, moins il est gouverné, et mieux il est.

Et l'amour de la nature et de *l'homme libre* se dégage à chaque page de cette œuvre.

C'est l'œuvre d'un grand géographe, mais c'est aussi l'œuvre d'un profond anarchiste.

L'esprit anarchiste était en effet le fonds de la nature d'Elisée Reclus.

Jamais il n'a cherché à dominer, à gouverner personne. C'est pourquoi lui-même ne se laissait dominer ni imposer par personne. Toujours, partout, il se considérait l'égal de tout autre. J'en fus vivement frappé le jour où j'entrai pour la première fois dans son cabinet de travail, invité par lui pour l'aider dans la rédaction du volume sur l'Asie Russe. « Que faut-il faire ? lui demandai-je. — Voilà les livres, voilà les épreuves — faites ce que vous voulez ! » J'en fus très étonné tout d'abord. Mais deux ou trois jours plus tard, je m'apercevais que c'était le vrai moyen d'organiser la collaboration, de façon qu'elle fût plus profitable et plus expéditive.

Ce sentiment d'égalité, Elisée le portait partout. Arrivé dans une ville, que ce fût en Europe ou dans les profondeurs de l'Amérique du Sud, il allait, avant tout, trouver le groupe anarchiste, ou le journal anarchiste, ou l'unique anarchiste de l'endroit, — et il demandait en quoi pourrait-il être utile aujourd'hui, sur place. Si on lui disait : « Il y a encore 30 lignes à écrire pour le journal sur tel événement en Espagne », il prenait les documents et écrivait sur le coin d'une table les trente lignes, ni plus ni moins.

Et si — c'est arrivé à Montceau-les-Mines en 1882 — les camarades lui disaient qu'ils se mettaient cette nuit en marche pour démolir les croix, il marchait avec eux et travaillait dur de ses mains pour renverser telle croix. On ne connaît pas généralement ce fait, mais il me l'a raconté lui-même à Thonon.

Aussi, lorsqu'on préparait le grand procès de Lyon, Elisée écrivit-il de suite une lettre au juge d'instruction, pour se mettre à sa disposition, comme ayant sa part de responsabilité dans les événements de la région lyonnaise. On se garda bien de l'inviter ! On voit d'ici les réponses qu'il aurait faites...

Cet esprit d'égalité — profonde, vraie, — et cette haine de toute autorité faisait d'Elisée Reclus une des plus belles et des plus vraies personnifications de l'esprit anarchiste. Avec cela, il était profondément communiste, et si une colonie communiste s'était fondée,

assez grande pour lui garantir la tranquillité nécessaire pour son travail, en échange de 5 ou 6 heures de travail manuel, il eût été profondément heureux de la rejoindre. Il lui fallait des jeunes autour de lui pour les inspirer et s'inspirer lui-même, se rajeunir avec eux. Personne ne l'a jamais vu aussi heureux que lorsqu'il était dans une bonne réunion *ouvrière*, imbue d'un esprit *révolutionnaire*. Ses yeux brillaient alors de l'enthousiasme de la jeunesse.

Voilà pourquoi il a exercé une influence si profonde sur toute une génération d'anarchistes, leur inspirant le sentiment de la haute tâche qui nous incombe pour faire lever l'esprit de vraie égalité et de complète liberté au sein des masses, avant et pendant la Révolution qui s'approche.

Cette Révolution il l'appelait de tous ses vœux. S'il avait vécu pour la voir éclater, il aurait, malgré ses 70 ans passés, pris encore une fois le fusil et il serait rentré dans les rangs, comme il l'avait fait en 1871.

PIERRE KROPOTKINE.

Nous voulons la Journée de HUIT Heures

• • •

Si vous désirez profiter des joies de la famille et de la vie!

Si vous voulez un peu plus de bien-être et de liberté!

Si, las des longues journées de travail, vous voulez voir diminuer votre joug, afin de vous instruire et de vous éduquer!

Si, enfin, vous êtes d'avis de diminuer le chômage meurtrier auquel vous êtes tous contraints, préparez-vous à mettre en application la journée de HUIT HEURES pour le 1^{er} Mai 1906.

Souvenez-vous que l'on n'obtient que ce que l'on impose.

(Décision du 14^e Congrès National Corporatif.)

La Révolution Russe

« L'heure de la victoire est proche... »
POBEDONOSTSEF (Adresse au tsar).

En tout temps, en toutes circonstances, et même quand elle apparaissait comme le plus désespérée, la lutte des révolutionnaires russes, quels qu'ils fussent, contre l'absolutisme des tsars, a provoqué notre intérêt passionné et notre admiration; mais, depuis un peu plus d'une année, le mouvement russe est de nature à remplir de joie tous les travailleurs révolutionnaires et à leur inspirer un immense espoir.

Il y a dix-huit mois, le tsarisme avait trouvé sa forme idéale dans la politique du ministre Plehwe. Cet homme, après l'exécution de Sipiaguine, était arrivé au pouvoir avec un plan de combat contre tous les révoltés actuels et futurs, et son plan tenait en deux formules : moucharder et massacrer, comme Abdul-Hamid; ou bien moucharder et corrompre ou tromper, comme Millerand. Les paysans, las de leur abjecte misère, s'agitaient, attaquaient les châteaux, prenaient dans les greniers seigneuriaux le fourrage et le blé dont ils avaient besoin? Plehwe lançait contre eux 35.000 mouchards et d'innombrables Cosaques. — Les ouvriers des villes faisaient grève et manifestaient? Ils se syndiquaient? Plehwe les syndiquait lui-même et se faisait fort, par la démagogie grossière des Zoubatovistes, de les séduire et de les égarer : il aurait ainsi une armée autocratique dont il userait au besoin contre les vellétés libérales de la bourgeoisie. — L'élément juif formait dans la Russie occidentale, par sa propagande socialiste incessante, par ses révoltes perpétuelles, un danger permanent? On procéderait contre lui par grandes saignées méthodiques. — Contre la jeunesse des écoles? Mouchardage et déportation. — Contre les *Zemstzi* libéraux ou seulement trop peu enthousiastes de l'autocratie policière? — Mouchardage et déportation; au besoin, suppression du *zemstvo* tout entier et transfert de ses pouvoirs au gouverneur. — Contre les Arméniens? Le massacre en masse. — Pour mater les Finlandais obstinés à leur protestation contre le parjure du tsar? Un général policier, comme gouverneur, et des mouchards partout.

Et par-dessus tout cela, pour unifier la nation russe, pour lui procurer à la fois un vif retour de patriotisme chauvin et une salutaire saignée, la guerre...



JOUJOUH.

Tel était le plan du ministre Plehwe, et il l'exécutait sans broncher ; la besogne allait son train. Il trouvait dans les gouvernements du reste de l'Europe un appui précieux et une aide active : les révolutionnaires qui lui échappaient, ses agents les poursuivaient hardiment en Allemagne, en France, en Italie. Le tsarisme policier régnait sur toute l'Europe.

La grande presse française fournissait généreusement aux armes moscovites un peu de la gloire que les Japonais lui refusaient... En somme, si les choses ne marchaient pas toutes seules, Plehwe était loin de désespérer : il avait la force, il en usait sans peur. Et qu'y avait-il d'autre au monde, que la force ? Les peuples n'étant, disait-il, que des troupes stupides, le maître le plus cynique et le plus dur est toujours le meilleur.

En Russie, comme en France et partout, l'avenir était au tsarisme.

* * *

Sasonoff a répondu ; il a prouvé que les triomphes des Plehwe étaient éphémères ; et le peuple de Russie a montré que leur œuvre était superficielle et illusoire, et que le tsarisme, ayant mis en eux sa suprême espérance, est perdu.

Sans doute, l'autocrate demeure, et la suppression du plus parfait instrument qu'il ait jamais trouvé n'a pas marqué la fin de ses crimes : la liste, pour la dernière année, en est longue encore. Sans parler de la guerre et de ses conséquences, la dernière année n'a été qu'un long et incessant massacre que dominent les grandes tueries de Varsovie, de Pétersbourg, de Jitomir et de Bakou : c'est le « côté Abd-ul-Hamid ». Et, « côté Mille-*rand* », nous voyons que les déclarations gouvernementales, les oukases sur la question ouvrière et paysanne, les promesses de réforme, les nominations de commissions et de sous-commissions se sont multipliées. On fait élire l'assemblée des notables — la *douma* d'Empire, — et on reprend le chemin de la Haye ! Cruauté barbare et mensonge hypocrite, c'est toujours le tsarisme.

Mais le rêve de Plehwe n'en est pas moins fini. A peine était-il mort que la révolte, qu'il croyait matée, se relevait et parlait plus haut que jamais. La guerre n'a rapporté au tsarisme, avec la honte de ses défaites retentissantes, que les révoltes des réservistes, dont les protestations ont couvert les cris des bandes de patriotes à un rouble, puis les révoltes des officiers, en Mandchourie, les révoltes des équipages de la flotte, à Libau, à Odessa, à Tsoushima. A l'intérieur, Juifs et Polonais ont repris avec plus d'énergie que jamais la lutte par la grève et par la bombe ou le

poignard. Les *zemstvos*, braves de la bravoure du peuple dont ils sentaient monter la colère, ont réclamé leur constitution. Le mouvement ouvrier que Plehwe avait suscité lui-même, qu'il se flattait de conduire et de dévier, a produit, à Pétersbourg, les grèves de janvier, puis les grèves de Moscou, Saratof, Samara, Tver, Riga, Revel, Kief, Ekaterinoslav, Tiflis, Batoum, Varsovie, Lodz, Sosnowice, etc., etc. Zoubatow a fait place à Gapone.

Les paysans enfin, c'est-à-dire plus des huit dixièmes de la population de l'empire, malgré les 35.000 mouchards de Plehwe et les innombrables Cosaques, les paysans, de la Baltique à la Mer Noire, *prennent* la terre et congédient avec bonhomie les seigneurs, parce que, disent-ils, la terre est à eux, qui l'ont travaillée. C'est une jacquerie méthodique et implacable.

Serfs de l'usine et serfs de la terre, ouvriers et paysans, les uns et les autres ont montré qu'ils avaient pris conscience de l'oppression qu'ils subissent et qu'elle n'est pas digne d'eux ; ils ont compris que si vraiment ils voulaient une vie meilleure, ils devaient se la donner eux-mêmes, la conquérir par la lutte ; et ils ont commencé la lutte, elle se poursuit. D'un côté, le tsar, celui que son peuple appelle déjà *Nicolas le dernier*, avec ses mouchards et l'or des républicains de France, avec ses Cosaques et huit millions de fusils — lesquels, selon le mot d'un Russe, s'ils n'ont rien valu contre les Japonais, restent bons, hélas ! contre les révolutionnaires ; — mais, malgré tout, les troupes ne sont pas sûres. Parmi les Cosaques mêmes, des symptômes « alarmants » se sont manifestés : le premier régiment des Cosaques du Don a refusé de marcher contre « l'ennemi de l'intérieur ». Et d'autre part, en face du triste potentat dont la lâcheté s'abrite derrière celle de sa police et derrière les rangs de son armée indécise, les nations opprimées en révolte permanente et le prolétariat industriel et agricole, qui s'est montré capable d'acheter la liberté au prix qu'elle vaut, au prix du sang !

M. LENGLET.

Lire TOUTES LES SEMAINES 10^c

Les Temps Nouveaux

4, Rue Broca *Organe Anarchiste*

Avec leur **Supplément Littéraire Illustré**



DESSINS de AGOSTI, DELAY, DELANNO, GUYARDON, HERMAN-PILL, HÉVALET, IRIAR, KUPKA, LEHSCZEK, LEVINSKY, LÉON, NAUBIN, ROUBILLE, RYSSZENDRICH, STEINLEN, VALLOTIN, VALLEBOT, WILHELM, etc.

ARTICLES de R. CHATELAIN, CH. ALBERT, D. E. D. P. DELESALLE, A. GIBARD, J. GRAYE, P. KRUPOTKINE, M. PÉRIER, E. REZEAUX, etc.

LA PHOTOGRAPHIE, 104, rue de la Harpe, Paris — Téléphone 104

Centr. Osr. Szkol. Part.
P. Z. P. R.
BIBLIOTEKA

K. C. P. P. R.
BIBLIOTEKA

CLAUDE TILLIER

Claude Tillier, né à Clamecy en 1801, mort à Nevers en 1844, oublié pendant soixante ans et ressuscité en effigie par la République pour permettre à un ministre de stimuler le zèle de ses agents électoraux en gratifiant ceux-ci de rubans et de médailles ; Claude Tillier, le pamphlétaire ; Claude Tillier, l'auteur de *Mon oncle Benjamin* ; Claude Tillier, « l'ours » mal léché par les mêmes langues nivernaises que l'érection de son buste désappointa, le jour de l'inauguration, parce qu'il manque de pieds ; Claude Tillier fut, tout au moins d'instinct, un anarchiste, et c'est pourquoi sa place nous semble marquée ici.

Nous comprenons fort bien que sa pensée ait été mise sous le boisseau : elle éblouissait. Depuis longtemps, *Mon oncle Benjamin* devrait être classique, et c'est l'Allemagne, c'est la Belgique, c'est la Suisse, qui nous l'ont fait connaître !

Réédité par une Société littéraire de la Chaux-de-Fonds, vers 1880, le livre en était, il y a vingt-cinq ans, à sa quatrième édition ! Il n'en avait pas eu autant en France jusque-là...

Pourquoi cette indifférence ? L'œuvre de Tillier était-elle donc médiocre — ou redoutable ?

Elle était redoutable, bien qu'elle dit la vérité rondement, gaïement, la fourchette et le verre à la main.

Nous voulons bien, en France, dormir aux discours des docteurs tristes, des barbes sentencieuses, des doctrinaires dyspeptiques, mais nous sommes scandalisés quand le critique social met les coudes sur la table et les pieds dans le plat, et nous nous débarrassons vite de l'irrévérencieux convive, en déclarant qu'il n'est pas sérieux ou qu'il est ivre.

L'Oncle Benjamin est le démolisseur qui pose son pic pour boire un coup. Sa raison est au fond du verre. Et comme son verre ne contient ni tord-boyaux, ni purée verte, ni apéritif vénéneux, mais un jus loyal, le bon jus des anciennes vignes de France, sa raison est claire et communique aisément sa vivacité.

C'est par là que Tillier est dangereux. On ne se méfie pas de lui. Il persuade en riant. Il dit au lecteur : A ta santé, ma vieille ! et le lecteur ne s'aperçoit pas ou ne s'aperçoit que longtemps après, que c'est à sa santé intellectuelle et morale que l'auteur a bu. Celui-ci recrute ainsi des compagnons auxquels il passe la pioche et qui la prennent. Et chacun de donner son coup dans le mur chancelant, d'élargir la brèche ou bien de pousser à la roue du tombereau qui emporte les gravats.

C'est évidemment pour éviter un trop grand concours de bras, qui mettrait en péril l'édifice social, que la République, après l'Empire, a tenu Tillier à l'écart. Ce robuste et bon vivant faisait peur. Quand on consentait à le rééditer, c'était pour l'offrir, sur papier de luxe, à un petit nombre de bibliophiles. Ceux-ci ne coupant jamais les feuillets des livres, on ne risquait rien.

Un autre roman de Tillier, *Belle-Plante et Cornélius*, où se trouvent encore des pages savoureuses, n'a jamais été réimprimé, que je sache, depuis 1846. Il en est de même des *Pamphlets*, qui forment deux volumes dans l'édition épuisée et rare des Œuvres complètes. Et j'ai peur que ces bouteilles poudreuses ne restent toujours derrière les fagots, pour quelques amateurs seulement, dont je suis. Tout ce que je puis faire, c'est d'en déboucher trois ou quatre pour les lecteurs de l'Almanach.

Sans doute Tillier, en ses pamphlets, ne dépouille pas tout à fait le vieil homme. Il est mort trop jeune pour cela. Il croyait au suffrage universel. Il appelait l'Évangile « la grande Charte du monde et la première Déclaration des Droits de l'homme ». Il disait que le Christianisme, loin d'avoir fait son temps, l'avait à peine commencé. Il avait une conception du patriotisme qui lui rendait amère la défaite de Waterloo. Il nourrissait enfin quelques-unes des illusions auxquelles succombèrent les réformateurs de 1848, je parle des désintéressés.

Mais en voyant les gens d'Église, qu'il détestait, arroser d'eau bénite les arbres de la Liberté ; en voyant, plus tard, beaucoup d'hommes de 48 reconstituer, à leur profit, le pouvoir monarchique, Claude Tillier eût certainement reconnu son erreur et décanté son vin un peu trouble.

Tel quel, pourtant, je lui trouve encore un bouquet délicieux. J'en bois de temps en temps un petit verre. C'est pour que vous en fassiez autant que je viens de descendre à la cave. Maints passages des pamphlets de Tillier invitent à trinquer. Voyez comme ils pétillent...

Camarades, à la vôtre !

LUCIEN DESCAVES.

Quelques Extraits des Pamphlets de CLAUDE TILLIER

O la bonne souveraineté que le peuple a conquise ! Réjouis-toi, peuple, danse des bourrées, donne double ration de pain noir à tes enfants, illumine tes chaumières, te voilà souverain ! Hein, que dis-tu ? Tu demandes à quoi te servira ta souveraineté si tu ne peux en faire usage, si elle ressemble à ces pièces d'or qu'on donne quelquefois aux enfants, à condi-

tion qu'ils ne les dépenseront pas. Comment, peuple, tu ne comprends pas l'avantage d'une telle souveraineté ! Je vois d'où cela vient : c'est que tu n'es pas encore assez éclairé.

Cette égalité que nous réclamons, vous savez ce qu'elle a coûté de sang et de larmes à la France ; vous êtes les fils de ceux qui sont morts pour elle, et vous nous la ravissez ! Vous dites que vous voulez la liberté, vous l'écrivez sur vos drapeaux et jusque sur les boutons de votre uniforme. Ne savez-vous pas que la liberté et l'égalité sont deux sœurs qu'on ne peut tenir trop longtemps séparées, qu'en tuant l'une on fait mourir l'autre.

En France, les capacités brevetées surabondent ; on y lèverait une armée de docteurs..

Vos capacités, c'est une variété de la richesse... Les connaissances dont vous faites vos capacités ne s'acquièrent qu'à prix d'argent... Vous n'êtes pas sans avoir un fils ou un neveu avocat ou médecin. Vous savez ce que vous a coûté son diplôme... Vos capacités, avec une fortune bornée, elles ont les appétits de l'opulence : ce sont les dents d'un requin dans la gueule d'un petit poisson. Comme l'homme qui sourit pour déguiser sa tristesse, elles déguisent la gêne de leur position par le luxe ; leur manie, c'est de représenter la richesse ; elles ont par contenance une profession qu'elles n'exercent pas, la plupart, faute de clients ; elles n'attendent qu'un emploi confortable pour jeter la robe aux orties. Je connais une foule d'avocats sans causes qui se sont faits fonctionnaires. L'indépendance de ces gens-là est dominée par l'espoir que le gouvernement leur laissera mettre les mains un jour ou l'autre à la vaste escarcelle du budget.

Le peuple, c'est la nation tout entière, moins un je ne sais quoi qui s'appelle la bourgeoisie ; la bourgeoisie, c'est une difformité du peuple, une verrue sur son front ; c'est, si vous l'aimez mieux, un pou qui fait le beau sur son oreille.

La bourgeoisie a sans doute son mérite : elle a des pantalons à sous-pieds qui lui vont bien ; elle fume des cigares de la Havane ; mais nous aussi, nous avons notre mérite : c'est nous qui travaillons, qui produisons, chaque goutte de sueur qui tombe de notre front, c'est une goutte d'or. Vos canaux, vos belles routes, vos chemins de fer, les canons qui vous défendent, c'est à nous que vous les devez, car, sans nous, toutes ces belles choses ne seraient que des morceaux de papier dans vos cartons.

Vous vous êtes substitués à la vieille noblesse. Vous avez laissé ce qu'elle avait de vaine gloire et vous avez pris ce qu'elle avait d'avantages réels. Vous avez jeté l'habit, mais vous avez eu bien soin d'enlever ce qu'il y avait dans les poches. Vos pères étaient d'imperceptibles bourgeois de province, des molécules de rentiers, et vous, vous laissez à vos fils des héritages de grand seigneur. Vous ne faites point bâtonner les huissiers par votre valetaille ; vous payez exactement et par dou-

zième votre part du budget ; mais le budget est pour vous un pique-nique où vous apportez une alouette et où vous dévorez un dindon.

Les emplois publics, vous les accaparez tous, vous les retenez d'avance. Sitôt qu'il y en a un de vacant, cinquante d'entre vous font la révérence autour... Tout, en France, est salarié... .

Vous tous, monopoliseurs d'emplois, accapareurs de sinécures, vous appelez mendiant l'homme qui va quêtant son pain de porte en porte, et vous le faites arrêter... Mais vous qui, étalant comme un ulcère à la porte des ministres votre *dévoûment sans bornes* et votre *fidélité à toute épreuve*, comment voulez-vous qu'on vous nomme et par qui vous fera-t-on arrêter ? Entre vous, mendiants qu'on salue, mendiants qu'on élit, mendiants qu'on décore, et les mendiants qu'on arrête, quelle différence y a-t-il, si ce n'est celle des besaces ?

Vous dites que vous représentez nos intérêts. Mais nos intérêts ne sont pas les vôtres. Vous possédez, et nous n'avons rien. Vous voulez vendre cher et nous voulons acheter bon marché... Vous êtes stationnaires parce que l'état de choses actuel vous profite ; nous sommes progressifs parce qu'il nous nuit. Des voyageurs font route ensemble ; les uns grelottent de froid dans la cour de l'auberge, en attendant le cocher ; les autres boivent avec le cocher, dans une salle bien chaude, à la santé de ceux qui attendent. Telle est notre position et la vôtre.

Que nous importent à nous vos discours de tribune, vos majorités qui se font et se défont ? Aux bonnes, nous ne gagnons rien, aux mauvaises, nous perdons toujours quelque chose.

Vous êtes essentiellement attachés à l'ordre public, vous l'aimez avec passion. Mais l'ordre public, qu'est-ce donc ? Pour vous, ce sont les boutiques ouvertes et les rues sans barricades. Pour d'autres, c'est l'oppression régularisée par la loi et paisiblement exercée en son nom, le droit du plus fort respecté par le plus faible, l'immobilité de l'esclave en présence du maître.

Une guerre sourde existe chez toutes les nations entre le droit et le fait... Les pauvres, ces forçats de la société, se demandent les uns aux autres s'ils sont moins hommes que ceux dont ils subissent la domination ; si cette terre qu'ils cultivent depuis l'aube jusqu'au soir ne doit produire pour eux que du pain noir, et un pur froment pour vous, vos valets et vos chiens ; s'ils ne sont enfin qu'un vil engrais qui n'est propre qu'à la rendre féconde. Cette guerre commencée au moyen âge, nul ne sait quand elle finira ; mais, assurément, les nations ne jouiront d'une paix complète que quand le droit aura triomphé du fait.

A aucune époque on n'a plus parlé de patriotisme : c'est un tison de bois vert qui pétille avec grand bruit et ne jette aucune flamme.

Partout où l'argent a cours, le riche trouve une patrie. Si le joug lui pèse trop, il vend son domaine et emporte sa patrie dans son portefeuille. Mais le pauvre, il-faut qu'il reste sous la dure main de l'oppresser,

qu'il meure où il est né. C'est une plante attachée au sol, qui ne peut se détourner du pied qui la foule et doit recevoir la pluie comme le soleil.

Montrez-moi parmi vos fonctionnaires un seul véritable combattant de Juillet, et votre révolution ne sera point pour moi une chose invraisemblable. Mais non! Quand vous nous dites que vous avez fait une révolution, vous vous vantez! Vous n'avez fait que changer la couleur de vos tentures, que hisser un oiseau de basse-cour à la place d'un fleur dont l'odeur était épuisée! Vous croyez que vous avez édifié, et vous n'avez que badigeonné des décombres!

CLAUDE TILLIER.

Bibliothèque de Propagande Syndicaliste Révolutionnaire

Les deux Méthodes du syndicalisme, par DELESALLE (Paul), 1 broch.	» 15
Réformes ou Révolution, par le groupe des E. S. R. I.	» 20
Grève générale Réformiste et Grève générale Révolutionnaire, par le Comité de la Grève générale, 1 broch.	» 15
L'Avenir socialiste des syndicats, par SOREL (G.). Une forte broch.	1 »
Les Conditions du travail chez les ouvriers en instruments de précision de Paris, par DELESALLE (Paul), 1 broch.	» 20
Aux travailleurs. — La Grève! par DELESALLE (Paul) 1 broch.	» 15
L'Action syndicale et les Anarchistes, par DELESALLE (Paul), 1 brochure.	» 15
La Grève Générale, par le groupes E. S. R. I.	» 15
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, par NETTLAU.	» 15
Le Manuel du Soldat, par la Fédération des Bourses du Travail.	» 10
Les Anarchistes et les syndicats, par le groupe E. S. R. I.	» 15
Aux ouvriers Métallurgistes, par l'Union fédérale de la Métallurgie.	» 15
Le Machinisme, par GRAVE (Jean).	» 15
Aux jeunes gens, par KROPOTKINE.	» 15
Boycottage et Sabotage, rapport au Congrès corporatif, 1897.	» 15
Les Bases du syndicalisme, par POUGET (E.)	» 15
Le Syndicat, par POUGET (E.)	» 15
Syndicalisme et Révolution, par PIERROT (M.)	» 15
Le Parlementarisme et la Grève générale, par FRIEDBERG.	» 15
La journée de 8 heures, Edition de la Confédération.	» 10
La journée de 8 heures, par NIEL (L.)	» 20
Les accidents du travail, par QUILLIANT.	» 20
La Tuberculose, par DUBEROS.	» 15
Histoire des Bourses du Travail, par PELLOUTIER (F.)	3 »
Le repos hebdomadaire, par LUQUET (A.)	» 20
La fin du privilège, par LUQUET (A.)	» 15
Enquête sur la Grève générale, par LAGARDELLE (H.)	3 »

Les Paysans et la Révolution

Il n'y a de révolutions possibles et efficaces que si ouvriers et paysans participent au mouvement. Si, au contraire, il n'y a qu'une de ces deux catégories de travailleurs qui marche, — soit paysans, soit ouvriers, — le mouvement avorte.

Si la Révolution de 1789-93 n'eût été que l'œuvre des populations urbaines elle eût tourné à l'émeute et à l'insurrection. Elle a été Révolution parce que le mouvement n'a pas été restreint aux grands centres et qu'à la révolte sociale des Parisiens de 1789 a correspondu la révolte sociale des paysans, — la Jacquerie.

Les paysans de l'époque étaient d'ailleurs gens fort pratiques, — quoiqu'ils n'eussent qu'une très rudimentaire instruction. La farce de la nuit du 4 août 1789 ne calma pas leur ardeur révolutionnaire et, décidés à obtenir la suppression pure et simple des droits féodaux, ils continuèrent à brancher les nobles et à incendier les châteaux. Ces opérations épuratives continuèrent jusqu'à ce qu'une Assemblée, — la Convention, en 1793, — décidât de donner complète satisfaction aux paysans, en décrétant que les droits féodaux seraient supprimés sans rachat.

La conséquence de ce mouvement ne fut pas de donner aux paysans la Terre, — qui était aussi morcelée avant la Révolution qu'après, — mais seulement de libérer leurs lopins des écrasantes redevances féodales. Aussi, durant les années qui suivirent, les paysans vécurent d'une vie plus large... Cela ne dura guère car, dès que le gouvernement se fut solidement reconstitué, il eut soin de rétablir, — sous d'autres noms, — les redevances de l'ancien régime.

*
**

L'heureux accord entre populations des villes et des campagnes, qui avait rendu féconde la Révolution de 1789-93, s'éteignit à l'aube du XIX^e siècle. Désormais, pendant une centaine d'années, ruraux et urbains se regardèrent avec hostilité, s'imaginant avoir des intérêts contraires. Toutes les luttes, tant politiques que sociales, révélèrent cet antagonisme regrettable, que les dirigeants eurent la roublardise de cultiver.

En 1848, — tant en février qu'en juin, — les paysans ne comprirent goutte au mouvement des villes. Ce n'est pas qu'ils fussent satisfaits de leur sort. Que non pas! Les impôts étaient lourds, — mais ils redoutaient les « partageux ». Aussi, la Révolution fut-elle facilement écrasée.

Au moment du Coup d'Etat, en 1851-52, dans certains départements, s'esquissa une jacquerie, d'autant plus vite étouffée par Napoléon III que les villes, à leur tour, n'y comprirent rien et elles étaient d'ailleurs très peu disposées à défendre le régime, à étiquette républicaine, qui avait à son actif le massacre de juin 1848 et la castration du suffrage universel.

Plus tard, en 1871, quand Paris et quelques grandes villes de province proclamèrent la Commune, les paysans se tinrent à l'écart; la réaction avait d'ailleurs su leur inculquer une haine solide des insurgés qu'elle leur dépeignait comme étant tous plus *pétroleurs* les uns que les autres.

Et le désaccord continua! Pendant le quart de siècle qui suivit, les villes considérèrent les paysans comme le rempart de la réaction et ceux-ci regardaient de mauvais œil les villes qu'ils tenaient toujours pour des repaires où des bandits attendaient impatiemment l'heure propice pour fondre sur les villages.

Cependant, socialistes et anarchistes s'évertuaient à parler au paysan, à le convaincre de l'identité des intérêts qu'il y a entre lui et les travailleurs industriels. Seulement, ces propagandes, l'une toute politicienne et l'autre trop théorique, le laissaient froid et indifférent. De-ci, de-là, quelques recrues vinrent bien aux idées sociales, mais ces résultats furent sans portée sur le mouvement, parce que, forcément trop peu nombreux, ils ne se traduisirent pas par une action précise.

Ainsi, le désaccord continuait entre ouvriers et paysans. Faute de se comprendre, ces deux catégories dont l'entente complète est indispensable au succès de la Révolution, restaient dans un isolement pernicieux.

Heureusement, il n'en est plus ainsi! Et ce, grâce à la propagande syndicaliste; désormais, les travailleurs de la terre marchent avec ceux des villes et l'accord est complet; d'identiques sentiments les animent et ils poursuivent un but commun.

Plus qu'en toute autre circonstance, dans cette besogne d'union du paysan et de l'ouvrier, s'est manifestée la puissance de rayonnement de la propagande syndicaliste. Avec son sens pratique, le paysan a compris l'utilité du syndicat; il s'est enthousiasmé pour ce mode de groupement qui répond à tous les besoins et à toutes les aspirations, — qui améliore la situation actuelle et prépare l'avenir.

De cette propagande sont nées trois grandes organisations paysannes: la Fédération des Travailleurs agricoles du Midi; la Fédération des Bûcherons et, plus récemment, la Fédération de

l'Horticulture. Et ce fut un spectacle nouveau, — et qui promet! — de voir au Congrès confédéral de Bourges, en 1904, l'importance de la délégation paysanne: une trentaine d'ouvriers des champs, bûcherons, vigneron, etc., participèrent à ce Congrès. Ces camarades ne restèrent pas inactifs; ils profitèrent de leur réunion pour jeter les bases d'une vaste *Union Terrienne* qui est aujourd'hui chose réalisée.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de la vie de ces jeunes organisations, qui pourraient servir d'exemple à des groupements plus anciens.

Les syndicats de paysans sont profondément révolutionnaires; ils poursuivent la transformation sociale et entendent écheniller la terre de tous les parasites. Mais, à cette besogne d'avenir ne se borne pas leur activité. Ils sont pratiques! Et ils entendent agir tout de suite, afin d'améliorer immédiatement leur situation précaire. Grâce à leur énergie, les viticulteurs du Midi et les bûcherons du Centre ont, ces derniers temps, obtenu d'importantes augmentations de salaires et des conditions de travail moins draconiennes que celles qu'il leur fallait subir aux époques où ils étaient inorganisés.

D'autre part, quoiqu'ils ne soient pas encombrés d'un grand bagage théorique, ces syndicats arrivent, d'eux-mêmes, à trouver des modes d'organisation du travail qui sont une ébauche de communisme. Ainsi, dans bien des villages du Cher et de la Nièvre, le syndicat prend à son compte la coupe des bois et le travail s'effectue souvent en « commandite ».

Cette activité des syndicats paysans, leur lucidité de tactique, et surtout la vigueur de leur tempérament révolutionnaire, nous sont un heureux présage.

La France ouvrière et paysanne est désormais en marche pour la Révolution. Par-dessus le XIX^e siècle, la tradition révolutionnaire se renoue: ouvriers et paysans se donnent la main et, unis par une étroite et vivifiante solidarité, ils préparent l'œuvre décisive d'expropriation capitaliste.

EMILE POUGET.

L'action directe est la suprême ressource du droit écrasé par la force. Nul ne peut la proscrire. D^r MESLIER.

Je ne connais que trois manières d'être dans la société: il faut y être mendiant, voleur ou salarié.

MIRABEAU: *Conclusions sur le calcul de l'impôt.*

Syndicalisme et Révolution

Les syndicats sont-ils, oui ou non, une force révolutionnaire? Telle est la question qui fait l'objet de nombreuses controverses entre camarades. Certains, ne considérant que l'action immédiate et la plus usuelle des syndicats, qui est la préservation ou l'élévation des taux de salaire, ne voient dans cet organe qu'un organe conservateur de la société bourgeoise, puisque, disent-ils, en se plaçant sur le terrain du plus ou moins de salaire, il tend non à la suppression, mais à la consolidation du salariat, c'est-à-dire à la perpétuation du régime économique présent.

C'est certainement là un sophisme. Améliorer passagèrement une chose mauvaise, amoindrir un mal, les effets d'une injustice n'est point reconnaître la légitimité de la cause d'où ils découlent; atténuer provisoirement les souffrances d'un malade n'implique pas un renoncement complet à combattre la maladie qui les engendre; et la conquête de quelques avantages partiels n'exclut pas la poursuite d'une modification fondamentale des rapports économiques. Il y a lutte entre deux classes : possédants et prolétaires; et toute lutte, toute guerre se compose forcément d'engagements isolés qui ne nuisent en rien à l'écrasement total et définitif de l'ennemi. Toute lutte doit obligatoirement se sérier. Le capitalisme est une place forte qu'il est impossible d'investir d'un coup. Les brèches multiples qui s'y pratiquent peu à peu ne peuvent être un obstacle à l'investissement final.

Autre chose encore. Le syndicat, isolé, n'a et ne peut avoir qu'une action restreinte qui se borne nécessairement aux avantages immédiats et momentanés. Sa lutte est localisée. Or, l'abolition du salariat par la socialisation des moyens de production, qui serait le but de la Révolution sociale, est une œuvre générale qui dépasse l'action spécialisée du syndicat. Forcé est donc au syndicat de se borner, en sa lutte spéciale, à la défense des intérêts immédiats et particuliers à la corporation qu'il représente.

Mais ce n'est pas une raison pour qu'il se désintéresse de l'action générale dont l'objectif serait la libération générale et définitive de toute la classe ouvrière. Et si la réalisation de cette libération est au-dessus de ses moyens d'action, s'il lui est impossible à lui, considéré en tant que groupe isolé, constitué en vue d'intérêts spéciaux à une corporation, d'atteindre à ce but général, ce qu'il ne

peut accomplir à lui seul devient chose possible à la masse des syndicats organisée pour la défense des intérêts communs à toute la classe ouvrière. Et quoi de plus foncièrement commun à tous les travailleurs que leur affranchissement économique par l'abolition de cette forme moderne de l'esclavage : le salariat ?

Voilà donc comment l'action syndicale peut devenir révolutionnaire : par l'action concertée et cohérente de toutes les forces ouvrières groupées en syndicats.

Et cela est si vrai que tout naturellement, de proche en proche, procédant du simple au composé, s'est constituée toute une organisation de la classe travailleuse qui représente une force pouvant, si elle sait apporter dans son œuvre une méthode bien comprise, devenir un jour une puissance révolutionnaire contre qui tout effort de réaction sera vain.

C'est ainsi qu'au début, pour la défense d'intérêts étroits, purement corporatifs, des groupements se formèrent, associations ou sociétés diverses d'individus, qui devinrent ce qu'aujourd'hui on appelle syndicats. Mais peu à peu, au fur et à mesure de la diffusion des idées de solidarité sociale, ces groupements primitifs, découvrant d'autres intérêts à défendre, d'autres oppressions à battre en brèche que ceux immédiats d'abord visés et spéciaux aux groupes fondés, élargirent leur plan; et ces syndicats se rapprochèrent et, pour la défense des intérêts connexes constatés entre groupes d'une même corporation ou entre corporations similaires, s'unirent en fédérations de métier, puis en fédérations d'industrie; d'autre part, des unions de syndicats se constituaient au sein des Bourses du travail; puis, le prolétariat parvenu à la conscience que de mêmes intérêts généraux communs à tous liaient tous les travailleurs sans distinction de métier et d'industrie, intérêts de classe économiquement opprimée par une classe possédante, étendit encore son organisation et engloba, en une coalition générale, toutes les forces prolétariennes en une fédération de toutes les fédérations : la Confédération générale du travail, pendant que les Bourses s'unissaient elles-mêmes par une Fédération des Bourses du travail.

Les détracteurs du syndicalisme — c'est-à-dire de la poursuite de l'affranchissement général du prolétariat par le moyen des forces syndicales coalisées — affirment qu'une telle organisation est toute de surface et n'existe que sur le papier.

Peut-être, en fait, n'ont-ils pas tout à fait tort. Je l'ignore. Il faudrait l'expérience d'un mouvement général sérieux pour s'en assurer. Mais eussent-ils raison, cela n'implique pas qu'une organisation ainsi constituée spontanément, au fur et à mesure de la conscience acquise d'intérêts communs et de plus en plus généraux,

ne représente une force sociale contre laquelle rien ne doit pouvoir lutter.

Cette organisation est appelée à jouer un rôle prépondérant dans la préparation et l'accomplissement d'une révolution sociale libératrice. C'est à elle qu'incombera au moment décisif l'œuvre d'expropriation de la classe spoliatrice et l'organisation communiste de la production aussitôt après l'acte d'expropriation.

L'œuvre lui sera facilitée si, au préalable, elle s'est entourée de documents relatifs au nombre, à la nature, à la qualité et à la puissance des moyens de production dans chaque région, dans chaque localité, ainsi qu'aux ressources locales et régionales de l'industrie et de la terre, au personnel susceptible d'être mis en activité, aux moyens de transport, d'échange, tout cela en quantité et en qualité, en un mot si elle a dressé une statistique générale de la productivité naturelle et industrielle et préparé comme un plan de mobilisation pour le jour de la guerre sociale.

Cette tâche documentaire et statistique incombe à la Fédération des Bourses, grâce aux renseignements précis qu'elle peut obtenir sur chaque région par l'intermédiaire des Bourses du travail.

J'ignore si la Fédération des Bourses s'est livrée à ce travail et si, au fur et à mesure des modifications qui peuvent survenir, elle le tient à jour. Si non, c'est très regrettable.

Car il faut prévoir ce qui peut se produire lors d'un mouvement révolutionnaire étendu. L'idée d'une grève générale, qui se répand de plus en plus parmi la classe ouvrière et dont la diffusion est favorisée par les efforts de la Confédération du travail, est en trop bonne voie pour ne pas, un jour, passer dans le domaine de la réalité. Mais la grève générale, si elle s'immobilise dans une attitude purement expectative, est sans issue, ou tout au moins est la porte ouverte sur l'inconnu. La vie sociale ne peut rester ainsi suspendue sans une prompte solution. Et comme, pour provoquer un mouvement aussi général, il aura fallu que soient en jeu des intérêts communs à toute la classe ouvrière, la solution ne pourra être qu'une solution d'intérêt commun à tous les travailleurs, c'est-à-dire une solution libératrice, les arrachant à leur condition de spoliés et d'exploités par l'abolition définitive du salariat et l'expropriation de la classe spoliatrice.

Il sera nécessaire qu'au jour même de cette expropriation, pendant la période de désarroi causée par les résistances désespérées de la classe expropriée, aucun tâtonnement, aucune perte de temps dans l'organisation du nouveau régime économique ne viennent compromettre le succès du mouvement.

C'est pourquoi il sera indispensable d'avoir en mains tous les

documents, tous les renseignements les plus exacts pour que puissent s'établir dans le délai le plus court les nouveaux modes de production, d'échange et de répartition.

La Fédération des Bourses est, je le répète, tout indiquée pour accomplir cette œuvre et, si elle ne s'y était pas attachée, elle justifierait l'imputation dont je parlais tout à l'heure, de ne représenter qu'une force révolutionnaire de façade.

Elle ne demeure pas inactive, je le sais ; la propagande antimilitariste à laquelle elle se livre en est une preuve. Sans doute, il est excellent de rappeler à toute occasion aux travailleurs qui partent pour l'armée qu'ils appartiennent toujours à leur classe, que l'uniforme dont on les revêt de force ne doit pas leur faire oublier les liens de solidarité qui les lient après comme avant à leurs camarades de travail dont les intérêts continuent à être les leurs, et que ce serait un crime social, quelque ordre qu'ils en reçoivent, que de tourner contre eux leurs armes. Tout cela est utile, indispensable même, pour qu'aux heures décisives, les travailleurs enrégimentés ne trahissent pas leur classe. Mais c'est là, à mon avis, une œuvre connexe, une œuvre de propagande qui serait plutôt du ressort de la Confédération, comme celle qu'elle a assumée en faveur de la grève générale et, plus récemment, de la journée de huit heures.

À la Confédération incombe plus spécialement, me semble-t-il, la propagande extérieure, la préparation des mentalités ouvrières à l'action libératrice, en un mot l'éducation révolutionnaire des masses.

Un tel programme nous éloigne fort, je crois, de l'action prétendue consolidatrice du régime bourgeois que d'aucuns reprochent au syndicat.

Et si, bien que ce programme soit, comme j'en ai l'espoir, adopté et suivi par les organes fédératifs du prolétariat organisé, j'ai désiré en dire ici quelques mots, c'était pour tâcher de montrer que le syndicat peut, contrairement aux assertions dédaigneuses de certains, constituer par l'association une puissante force révolutionnaire d'où peut éclore la société de demain.

ANDRÉ GIRARD.

Je hais toutes les guerres, et je ne puis comprendre que la guerre civile.

CONSTANTIN MEUNIER.

La foi en l'Etat est une transformation de l'idée religieuse.

Y. GUYOT, la « Science économique ».



Dessin de JULES HÉNAULT.

Jules HÉNAULT

Ferblanterie ! Passementerie ! Bondieuserie !...
Enlevez... c'est pesé.



CONFÉDÉRATION GÉNÉRALE DU TRAVAIL



UN CRIME GOUVERNEMENTAL A LIMOGES

Les tragiques événements de Limoges ont soulevé la conscience ouvrière.

Le Proletariat organisé se solidarise hautement avec tous les Grévistes de Limoges, justement révoltés.

En présence de la provocation gouvernementale qui met au service du Patronat les enfants du Peuple, dressés pour le massacre, la Confédération Générale du Travail estime que tous les actes des Grévistes sont légitimés par cette criminelle provocation et les approuve pleinement.

Le conflit actuel a eu pour origine les vexations immondes d'un contremaître, soutenu par tous les Patrons porcelainiers.

C'est pour protéger ce pourceau que l'armée a été lancée contre les Travailleurs limousins.

Une fois de plus, le Gouvernement actuel a eu à l'égard du Proletariat la même attitude que tous les Gouvernements bourgeois qui l'ont précédé.

Le Parlement, à part quelques élus, a couvert le Gouvernement. C'est un encouragement à l'assassinat des ouvriers par les soldats, pour la sauvegarde de l'autorité, des intérêts, de l'arbitraire du Patronat.

En présence de ce crime odieux, et dont toute la responsabilité retombe sur le ministère qui a ordonné à son profit toutes les mesures provocatrices ayant abouti au massacre ouvrier, la Confédération Générale du Travail en appelle à la classe ouvrière.

A cet effet, nous invitons la population ouvrière à exprimer l'indignation que lui cause ce nouveau crime capitaliste et gouvernemental en secondant l'agitation de la Confédération et en se solidarisant hautement avec nous pour imposer au moins le respect de la vie des siens

LE COMITÉ CONFÉDÉRAL.

Louise Michel

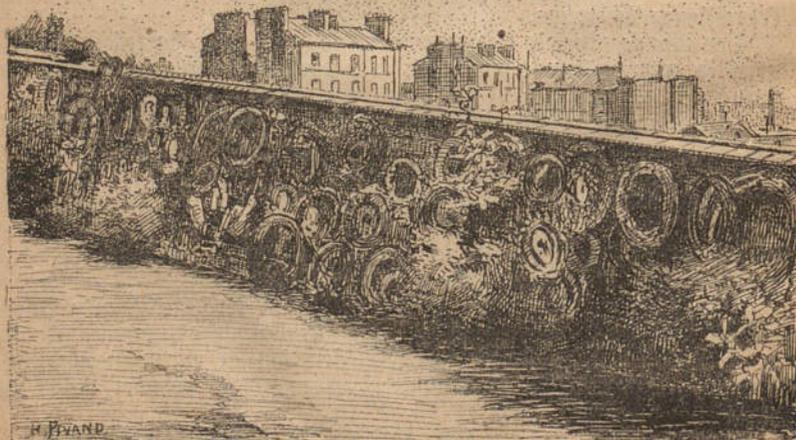
(1855-1905)

Des bourgeois stupides et lâches ont pu se moquer et essayer de tourner en ridicule celle qui restera pour tous les révolutionnaires, les parias et les miséreux, la « bonne Louise ».

C'est en allant porter la bonne parole à l'extrémité de la France, dans cette Marseille si riche en souvenirs révolutionnaires que la vaillante propagandiste est morte, le 9 janvier 1905.

Paris après Marseille, le Paris des travailleurs, a fait à Louise Michel des obsèques dignes de sa vie. Le peuple, tout le peuple et rien que le peuple l'a accompagnée à sa dernière demeure, drapeaux noirs et rouges au vent.

Nous ne referons pas ici la biographie de la grande et bonne disparue, mais en rapprochant son beau et si caractéristique portrait du mur des fédérés où tant de ceux qu'elle aimait sont tombés, et en reproduisant l'affiche conviant le peuple de Paris à ses obsèques, nous sommes certains de rendre l'hommage qui lui était dû ici, à celle qui n'eut qu'une pensée : Préparer la Révolution qui donnera à tous Bien-être et Liberté.



Le mur des Fédérés.

Peuple de Paris!

LOUISE MICHEL EST MORTE!

Admirable d'abnégation et d'héroïsme, elle a été une de ces créatures exceptionnelles qui sont l'honneur de l'Humanité.

A notre époque de décomposition sociale, d'arrivisme éfréné et de froid égoïsme — gangrénant même les jeunes! — cette femme restait, à 70 ans, l'ardente apôtre de l'Emancipation Sociale.

Louise Michel a incarné et sublimé tout le Beau Humain: générosité, bravoure, abnégation rehaussées par une simplicité exquise.

Sous l'Empire elle est déjà, jeune fille, l'éducatrice dévouée des Enfants du Peuple et son grand cœur s'émeut aux souffrances des déshérités. L'institutrice comprend que les joies des riches sont tissées du malheur des pauvres: elle se mêle aux lutteurs qui veulent détruire le Césarisme pour faire éclore une société meilleure.

Aux heures sombres de 1870-71, Louise Michel, ambulancière, va relever les blessés sous la mitraille; puis, lorsque la réaction versaillaise s'efforce d'étrangler Paris, elle prend le fusil et combat au fort d'Issy, aux Mouligneux, sur les Barricades, pour le Droit Social et la Liberté.

Alors que les fusilleurs victorieux ont fait de Paris un charnier, la vaillante femme peut s'échapper, mais sa mère est prise en otage... Louise Michel n'hésite pas: elle se constitue prisonnière! Devant le conseil de guerre, elle soufflète ses bourreaux de son mépris et leur crie son dédain de la mort.

Elle s'échappe au Poteau de Satory que pour être jetée à la Déportation Calédonienne. Là, pendant neuf ans, elle donne un exemple de constante abnégation, en même temps que de stoïque fierté devant les geôliers.

Retournée en France à l'amnistie, Louise Michel reprend aussitôt son poste de combat social. Et cette République Bourgeoise en laquelle les déshérités mettaient naïvement leurs espoirs, continue à n'avoir pour elle que rigueurs: après la Déportation, la Prison! Après la Prison, l'Exil!

Il serait trop long de narrer la vie de l'infatigable propagandiste. Rappelons seulement quel sublime exemple de générosité donna un jour celle qui fut tant de fois couverte d'ignominies: grièvement blessée à coups de revolver par un malheureux alcoolique, stipendié des Jésuites, elle protège son meurtrier contre l'indignation populaire et vient à la barre de la Cour d'Assises réclamer son acquittement.

Inlassable à 70 ans, comme aux jours de sa jeunesse, relevant à peine de maladie, Louise Michel continue son œuvre de prosélytisme et succombe dans un dernier effort de propagande.

Telle fut la femme qui vient de mourir!

PEUPLE DE PARIS

Alors que les parla politiques, en lutte pour la conquête du Pouvoir, nous montrent, chaque jour la robe écarlate des convulsions et des appels.

Peuple! Tu qu'elle aime toujours, — malgré ses défections, — toi, pour qui elle rêvait un avenir de Liberté, de Bien-Être et de Dignité, tu sauras reconnaître en elle une de tes meilleures amies.

Tu lui feras des obèques dignes d'elle! Digne de la grande cause qu'elle a incarnée!

Les Amis de Louise Michel

Il est de dire que Louise Michel est morte pauvre. Ses amis le sont également. Ajout pour faire face aux frais des obsèques, ceci est un ouvert de souscription publique. En outre, ils organisent un

GRAND MEETING PUBLIC

Qui aura lieu le Jeudi 19 Janvier 1905

Au PALAIS du TRAVAIL, 13, rue de Belleville, à 8 heures 1/2 du soir

ORATEURS:

Amilcare Cipriani - Sébastien Faure - Paul Fribourg - Laurent Tailhade
Jean Lantpie - Dejeante - Henri Berenger - Georges Yvetot
Le Grandais - Nelly Roussel - H. Turot - Bousquet - Clovis Hugues - Tennevin

ENTRÉE: 0, 50 Cent. -- AU BENEFICE DES OBSÈQUES DE LOUISE MICHEL

Les souscriptions sont reçues à l'Association Internationale Antimilitariste 43, rue de Solhange, et à la Bourse du Travail, Bureau 3, 1^{er} étage

Colonisation Anarchiste

Elle n'a rien de militaire, celle-là. Il ne s'agit, comme l'on sait, que de se retirer, à quelques-uns, en quelque coin de terrain, afin d'y vivre en commun, et d'y travailler.

Il y a d'autres formes. Celle, par exemple, de rester en ville, d'y travailler chacun de son côté, et de mettre les salaires en commun pour vivre de la même vie. Mais la plus répandue, celle qui fait le plus de bruit, c'est la première, c'est cette forme dont il s'agit ici.

Cette idée n'est pas nouvelle, non seulement dans le monde anarchiste, mais encore dans le mouvement socialiste : elle date des premières civilisations.

Les premiers colons grecs qui se répandirent sur les côtes de la Méditerranée, n'étaient, fort probablement, que des mécontents qui, trop enserrés au milieu d'un vieil état de choses, allèrent au loin chercher un peu plus d'air et d'espace, non pas pour y fonder un ordre social nouveau dont ils n'avaient pas la perception, mais plus de liberté et de bien-être sûrement.

Plus tard les idées de réformes sociales se firent jour et on alla vers quelque coin vierge, loin du monde habité, pour y établir la cité idéale : tels furent, si je ne me trompe, le cas de Penn et des Quakers qui le suivirent, de Cabet, et bien d'autres ensuite.

* *

Ces tentatives pouvaient avoir leur raison d'être, car les systèmes sociaux rêvés par leurs promoteurs gardaient assez des rouages de ceux qu'ils quittaient pour pouvoir continuer des rapports commerciaux avec l'ancien monde et vivre à côté, sans trop de chocs ; ou bien c'étaient des rêves vers un retour à l'état primitif, une sorte de pastorale idyllique qui n'a jamais existé, où l'homme, se contentant du lait de ses brebis, se vêtissant de leur laine, coulant d'heureux jours, jouant de la flûte et dansant le cake-walk, entre la traite et la tonte, pouvait se passer de relations avec le monde environnant.

Mais les anarchistes, à part quelques ineffables loufoques, n'ont jamais rêvé telle berquinade. Ils veulent jouir de tout ce que le long développement de l'humanité leur a apporté et coopérer à un développement plus grand encore. Ce qui en découle, par conséquent, c'est que ce n'est pas en se retirant à quelques-uns,

en quelque coin perdu, qu'ils réaliseront leur idéal, mais en restant — pour y lutter — dans le milieu social qu'ils veulent transformer.

D'autre part, la conception anarchiste supprimant l'argent, et toute mesure de valeur, pivot de toutes les formes sociales existantes, aucun groupement d'individus ne peut vivre anarchiquement au milieu d'une société où l'argent est la base des relations, ces groupes ne peuvent présenter que des ébauches de coopératives de production et de consommation, moins mercantiles que les autres formes, mais ce ne peut être encore le groupement anarchiste idéal, car, enserré au milieu de la société bourgeoise, le groupement ne peut avoir l'extension ni la mobilité qu'exige un véritable groupement anarchiste, pour que l'individualité y trouve son plein épanouissement.

L'échec comme la réussite de ces groupements ne peut rien prouver, pour ou contre les anarchistes. Il y a, au milieu de la société bourgeoise, trop de motifs de discorde pour que les individus qui y vivent — à moins d'une force de volonté exceptionnelle — y échappent totalement. Il y a bien 999 chances sur 1000, pour la non-réussite, et, si elles réussissaient, elles prouveraient que, même dans un milieu défavorable, les individus peuvent vivre en bonne harmonie, mais on pourrait toujours objecter que ce qui est facile à dix, cinquante, cent individus, n'est pas toujours vrai pour des millions.

* *

Seulement, pour réussir, ces essais demandent une somme de sacrifices et d'efforts dont ne se rendent pas compte la plupart de leurs partisans.

Se proposant de demander à la culture les moyens de subsistance, ceux qui y participent devraient être très au courant des travaux agricoles ; la plupart du temps, ils n'y sont qu'en infime minorité.

Appelés à vivre sur un espace resserré, au milieu des privations, inévitables aux périodes de début et pouvant se prolonger plus ou moins longtemps, les colons devraient se connaître intimement avant de s'associer, savoir si les caractères peuvent s'accorder, connaître les aspérités de chacun afin de lubrifier les frottements. Ils viennent de tous les points de l'horizon, n'ayant eu, la plupart du temps, que de vagues rapports épistolaires.

Se destinant à un travail qu'ils n'ont jamais fait, qu'ils ne connaissent pas, commençant avec des ressources restreintes,

voire, le plus souvent, insuffisantes, il faut que ceux qui arrivent soient préparés à trouver plus de privations que de jouissances, plus de travail que de repos.

Les privations, je crois, elles sont à peu près prévues, et on s'y fait plus ou moins. Mais le travail, c'est autre chose. Non pas que les colons aient espéré vivre sans rien faire. Non, tout au moins en prendre à leur aise. Bien entendu, j'en parle toujours au point de vue général, et non des exceptions qui croient faire œuvre de propagande anarchiste; ceux-là sont prêts à tous les efforts, à tous les sacrifices.

*
* *

C'est que cette idée d'abandonner la vieille société, pour se créer un milieu nouveau, est ancienne dans le mouvement anarchiste. Et j'ai été à même d'étudier l'état d'esprit de ceux qui rêvaient la vie de Robinson, lors du grand courant d'émigration vers l'Argentine, il y a une vingtaine d'années.

A un moment, ce fut une épidémie parmi les anarchistes. Eblouis par une réclame impudente en faveur de l'immigration, beaucoup, parmi nous, rêvaient d'aller gagner là-bas des millions pour revenir ensuite les dépenser pour la propagande, ou bien pour y créer des groupements anarchistes.

Journellement, à *La Révolte*, je recevais des lettres de camarades demandant des renseignements sur la vie là-bas, sur le fonctionnement des colonies existantes, et dont celle de *La Cecilia* restera le type, sur les conditions pour y entrer ou en former de nouvelles.

Mais l'état d'esprit qui se dégageait de toutes ces lettres, c'était que les signataires étaient las de la vie d'atelier, las d'une vie sans lendemain assuré, et d'une propagande à réalisations lointaines. La colonie se présentait surtout à eux — sans doute d'une façon pas très avouée — sous l'aspect d'un lieu où l'on n'aurait pas de patron sur le dos, où l'on pourrait travailler à son aise, et de la façon qui plairait, et où la table serait toujours mise, pas trop abondamment, sans doute, mais d'une façon continue, quels que soient les événements. La colonie devait suppléer aux initiatives fourbues.

Bref un Hôtel des Invalides pour éclopés de la vie.

Alors, tant que la colonie naissante pouvait vivre du capital apporté ou des subsides venant du dehors, cela allait tant bien que mal. Du jour où le capital était tari, les bonnes volontés du dehors épuisées, c'était la fin.

Car, il faut bien le reconnaître, à part quelques exceptions, —

les promoteurs sans doute, — l'esprit colonisateur anarchiste n'a rien de l'esprit d'énergie qui animait quelques-uns des créateurs des colonies tentées en l'Amérique du Nord ou du Sud, et dont quelques-unes sont devenues prospères. Il n'y a que l'esprit religieux — comme chez les Douchobors — qui puisse exalter assez les gens pour que leur personnalité s'efface devant l'œuvre commune à accomplir, ou bien une conviction forte, raisonnée, avec la volonté bien arrêtée de réussir. Mais les anarchistes se plaignant d'être trop enserrés au milieu de la société entière, ce n'est pas en se resserrant encore sur un espace plus restreint qu'ils peuvent trouver le champ libre à leur désir de plus grand développement.

A notre désir d'émancipation complète, à notre besoin de développement intégral, ne peut suffire la lutte réduite au petit groupe qui n'a plus d'autre préoccupation : s'assurer la pitance journalière au milieu de complications et de difficultés accumulées à plaisir.

Lutte pour lutte, il vaut mieux continuer à lutter au milieu de l'état social que l'on veut détruire. Chaque difficulté vaincue peut être un coup de hache porté à l'édifice d'oppression et d'exploitation, tandis que la lutte contre les difficultés que l'on se crée soi-même n'a aucun autre avantage que de faire preuve de virtuosité.

J. GRAVE.

Tous ceux qui veulent connaître les méfaits des militaires et du militarisme;

Tous ceux qui veulent savoir ce qu'étaient les maréchaux, généraux et officiers du premier Empire;

Tous ceux qui ont besoin de se documenter pour la propagande et pour la discussion;

Tous ceux à qui, avec ses vols, ses pillages, ses tueries, la guerre répugne, **doivent lire** :

Le Livre d'Or des Officiers Français

Par Henri Chapoutot; Préface de Jean Grave.

Un fort volume supérieurement édité.

Nous nous chargeons de le procurer à nos lecteurs au prix net de 1 fr. 50 franco.

La Colonisation et les Économistes libéraux

Guesde — et d'obscurs sous-verge qui colportent de clocher en clocher la parole du maître — reprochent à chaque instant, et presque dans chacun de leurs discours, aux anarchistes, de puiser leurs démonstrations dans « les vulgaires manuels des économistes bourgeois les plus vulgaires ». Récemment encore, je voyais faire à Jean Grave ce reproche, d'avoir « écrit sur les salaires une dissertation à laquelle Bastiat aurait applaudi avec transport ».

Les quelques journalistes à la plume hâtive qui parlent avec dédain des économistes libéraux et font un crime aux anarchistes de tirer de leurs ouvrages d'importants arguments, paraissent n'avoir jamais lu ni Smith, ni J.-B. Say, ni Bastiat, dont les œuvres leur sont sans doute aussi inconnues que la bonne foi.

Personne n'a jamais songé à faire d'Adam Smith, ou de J.-B. Say, les éloquentes théoriciens, des socialistes, ni de Bastiat, le spirituel et caustique pamphlétaire, un anarchiste : il importe de ne pas dénaturer les pensées de ces économistes, de ne pas déformer leurs idées, de ne pas fausser leurs théories, et surtout de ne pas mensongèrement rapporter leurs appréciations ; en un mot, il convient de ne pas les accaparer ; coutume dont il est nécessaire de laisser à l'église catholique la pratique vis-à-vis des cadavres d'hommes célèbres.

Aussi bien les anarchistes n'ont-ils jamais adopté ni fait leurs les opinions des économistes libéraux : ils se sont bornés, comme ils sont encore prêts à le faire, à tirer d'œuvres nettement bourgeoises des faits et des arguments qui paraissent pouvoir être cités à l'appui de leurs théories ; et les œuvres de Smith, de J.-B. Say, d'Adolphe Blanqui, de Bastiat surtout, fourmillent en aperçus, en raisonnements, en déductions, en argumentations dont on peut facilement faire pièce contre la société et le régime économique actuels.

Il faut prendre son bien où on le trouve. Doit-on négliger un sage principe, mettre de côté une excellente idée sous prétexte que c'est un économiste libéral, défenseur de la propriété, du capital et du salariat qui les a émis ? Pas du tout. Étudions au contraire les discours et les œuvres de cet écrivain, et recherchons s'il ne convient pas de nous approprier tout ou partie de ses théories ; n'hésitons pas, s'il le faut, à en jeter par dessus bord la plus grande partie ; mais si nous trouvons ne serait-ce qu'une phrase venant à l'appui de nos idées, recueillons-la avec plaisir.

Soyons avec Bastiat, quand il demande la paix et la liberté, quand il réclame la suppression des douanes, celle des fonctionnaires, le désarmement et la disparition des armées. Soyons avec lui quand il déclare en 1849, à la Chambre, au nez des représentants stupéfaits, qu'un gouvernement ne peut faire davantage au pouvoir que celui qu'il a remplacé, et que les révolutions proviennent uniquement de l'impuissance cons-

tante et inévitable des gouvernants. Admiron-le aussi quand il demande « le moins possible de gouvernement », seulement trouvons-le alors un peu naïf et allons plus loin que lui.

Le propre des économistes libéraux est de tirer des prémisses les plus claires, les plus logiques, les plus judicieuses, qui nous paraissent irréfutables, des conclusions nous semblant contredire formellement ces prémisses.

Tout gouvernement est mauvais, dit Bastiat ; et il conclut qu'il faut conserver un gouvernement. Je sais bien que son gouvernement n'est que l'ombre l'un gouvernement, mais c'en est un encore.

Tout gouvernement est mauvais, reconnaissons-le avec Bastiat ; mais ajoutons : il faut le supprimer ; et sachons utiliser contre lui les raisonnements mordants et l'ironique argumentation de Bastiat.

Au surplus, n'en déplaise à MM. Guesde et consorts, je me figure naïvement — et l'avoue avec candeur — qu'il ferait bien meilleur vivre dans une société analogue à celle rêvée par Bastiat — tout vulgaire auteur qu'il soit d'un vulgaire manuel d'économie politique — que dans une caserne collectiviste où les prérogatives de l'État seraient universelles, et où les représentants de l'État seraient omnipotents.

Seulement, les économistes libéraux ne voient pas les conséquences nécessaires de leurs théories : ils ressemblent un peu à ces pacifistes — de bonne foi, évidemment, sincères, et par cela même respectables, — qui demandent la suppression des guerres, mais veulent conserver les armées et se refusent à tout désarmement.

Ainsi de même M. Caillaux (*Le Matin*, 11 septembre 1905) trouve certaines conventions internationales excellentes : « Pour prévenir les abus de la spéculation », dit-il « pour empêcher qu'elle ne soit dommageable pour le public, il n'est qu'un moyen : internationaliser les marchés. Trusts, cartels, spéculations illicites, toutes les méthodes mises en œuvre pour rançonner le consommateur sont les enfants du nationalisme économique ». Nous trouvons aussi avec M. Caillaux que le consommateur français est bien bon enfant de payer 23 francs le quintal de froment qui vaut 16 francs dans les pays voisins : mais nous voyons à la crise économique des raisons que M. Caillaux se refuse à voir, et nous y voyons surtout des remèdes énergiques dont le simple exposé ferait frémir l'opportunisme, quelque libéral qu'il soit, de l'ancien et futur ministre.

À l'heure où la France et l'Allemagne discutent pour savoir à quelle sauce sera mangé le pauvre Maroc, à l'heure où les peuples d'Europe persistent en un brutal et sanguinaire régime de conquêtes coloniales, il peut justement être intéressant de rechercher quelle était, sur les colonies, l'opinion des économistes libéraux, et, en particulier, celle de J.-B. Say, le brillant élève d'Adam Smith, dont le *Traité d'Économie politique* parut en 1803 : il sera facile de voir combien leurs théories de liberté sont hostiles aux expéditions lointaines, à l'écrasement et à la domestication des peuples, si chers aux gouvernements modernes.

La richesse d'un pays colonisateur repose sur une base artificielle, déclare Adolphe Blanqui, car, pour protéger des établissements loin-

tains, il faut entretenir des flottes considérables, une grosse armée; de là des frais énormes, des impôts élevés, et ce peu brillant résultat qu'« une guerre entre deux grandes puissances a maintenant pour champ de bataille le globe entier » dit J.-B. Say.

C'est encore J.-B. Say qui déclare que les colonies sont une lourde charge pour leur métropole; que leur perte ne serait pas défavorable au commerce de cette métropole; que l'Angleterre a beaucoup gagné à la perte de ses colonies et que leur administration est nécessairement vicieuse.

Les colonies sont une lourde charge pour la métropole : « Il est impossible », dit J.-B. Say, « que les peuples ne comprennent pas bientôt combien leurs colonies leur sont à charge. Ils supportent une partie des frais de leur administration militaire, civile et judiciaire, une partie de l'entretien de leurs établissements publics, et notamment de leurs fortifications; ils tiennent sur pied pour leur conservation une marine dispendieuse qui n'empêchera pas qu'à la première guerre maritime elles ne deviennent indépendantes ou conquises; mais ce qui leur est encore bien plus défavorable, elles leur accordent, à leurs dépens, des privilèges commerciaux, qui sont une véritable duperie. »

Il y a cent ans que J.-B. Say a écrit cela, et nous nous entêtons, ou plutôt nos gouvernements s'entêtent à conserver leurs colonies, à coloniser encore et toujours. Ne faut-il pas, en effet, des colonies pour y placer les tortionnaires nationaux, le rebut de l'administration, la lie de la magistrature? N'en faut-il pas également pour élire des représentants? Que deviendrait la France si, pour l'administrer et lui voter de bonnes lois et de bons emprunts, la Guadeloupe n'avait pas délégué Gérauld-Richard?

Je frémis rien qu'en y pensant, comme a dit M. François Coppée en un vers célèbre.

« Si nous n'avions pas de colonies », ajoute J.-B. Say, « nous aurions à dépenser de moins, outre les frais de leur administration et l'état militaire que nécessite leur conservation, 20 millions de francs pour le moins, et probablement davantage, sans que les rentrées du fisc en fussent altérées. Elles seraient probablement améliorées; car une aussi forte diminution dans le prix des denrées équinoxiales en rendrait la consommation et le commerce beaucoup plus considérables. »

Il y a plus de profits à faire avec un peuple libre et laborieux qu'avec des vassaux asservis et pressurés, dit Adolphe Blanqui : « Des nations riches et puissantes ont succédé aux établissements faibles et précaires des Européens dans l'une des deux Indes, et l'on dirait, à voir l'état de langueur de quelques vieilles métropoles, que le plus pur de leur sang a passé sans retour dans les veines de leurs colonies. »

L'Espagne, amputée récemment — un peu violemment — de ses dernières colonies, et qui aujourd'hui, pouvant utilement employer à l'intérieur toutes ses forces, se réveille et semble renaître dans son industrie et sa littérature, ne nous prouve-t-elle pas que Say et A. Blanqui avaient vu juste quand ils déclaraient que les colonies étaient plus nuisibles qu'utiles à la métropole?

Enfin J.-B. Say n'hésite pas à déclarer que l'administration des colonies est nécessairement vicieuse : « Les anciens se faisaient, par leurs colonies, des amis par tout le monde alors connu : les peuples modernes n'ont su s'y faire que des sujets, c'est-à-dire des ennemis. Les gouverneurs envoyés par la métropole, ne regardant pas le pays qu'ils administrèrent comme celui où ils doivent passer leur vie entière, goûter le repos et jouir de la considération publique, n'ont aucun intérêt à y faire germer le bonheur et la vraie richesse. Ils savent qu'ils seront considérés dans la métropole en proportion de la fortune qu'ils rapporteront, et non en raison de la conduite qu'ils auront tenue dans la colonie. Qu'on y ajoute le pouvoir presque discrétionnaire qu'on est obligé d'accorder à qui va gouverner à de grandes distances, et l'on aura tous les principes dont se composent en général les plus mauvaises administrations.

« Mais comme on ne peut guère compter sur la modération des gouvernants, parce qu'ils sont hommes; comme ils participent lentement au progrès des lumières, par la raison qu'une multitude d'agents civils, de militaires, de financiers, de négociants, sont prodigieusement intéressés à épaissir les voiles qui les entourent, et à embrouiller des questions qui seraient simples sans eux, il n'est permis d'espérer que de la force même des choses, la chute d'un système qui aura, pendant trois ou quatre cents ans, beaucoup diminué les immenses avantages que les hommes des cinq parties du monde ont retirés ou doivent retirer de leurs grandes découvertes, et du mouvement extraordinaire de leur industrie depuis le seizième siècle. »

Say avait constaté et prévu les mauvais administrateurs : l'auréole sanglante des Stanley, des Voulet, des Marchand, des Chanoine, des Toqué, des Gaud, des Gentil, les massacres et les déprédations du Congo belge, du Cameroun, du Dahomey, du Congo français, de Madagascar, etc... nous montrent qu'il fut bon prophète.

Nous pourrions multiplier ces citations, mais nous voulons dire seulement comment les économistes libéraux avaient conçu la colonisation. Qui donc n'applaudirait pas avec transport — suivant l'expression d'un obscur guesdiste — à ces phrases si pleines de bon sens de J.-B. Say : « Les vraies colonies d'un peuple commerçant, ce sont les peuples indépendants de toutes les parties du monde. Tout peuple commerçant doit désirer qu'ils soient tous indépendants, pour qu'ils deviennent tous plus industrieux et plus riches : car, plus ils sont nombreux et productifs, et plus ils présentent d'occasions et de facilités pour les échanges. Ces peuples alors deviennent pour vous des amis utiles, et qui ne vous obligent pas de leur accorder des monopoles onéreux, ni d'entretenir à grands frais des administrations, une marine et des établissements militaires aux bornes du monde. Un temps viendra où l'on sera honteux de tant de sottise, et où les colonies n'auront plus d'autres défenseurs que ceux à qui elles offrent des places lucratives à donner et à recevoir, le tout aux dépens des peuples. »

Pas d'esclaves, pas de sujets, mais des hommes indépendants, libres et industrieux, voilà quel était en 1803 le système colonial rêvé par un

économiste libéral. Que nous sommes loin de procéder selon ses désirs, nous qui, sous la forme de douanes, d'impôts, de milice, de contribution, et peut-être — ô joie ! — d'urne électorale, allons apporter la civilisation au Maroc !

Qu'il est triste, quand on a visité cette contrée, sauvage encore, et attachée à ses vieilles coutumes, de penser que ce riche pays sera bientôt la proie d'Européens avides et peu scrupuleux.

Que deviendra Tanger la blanche, aux terrasses superposées, à la kasbah aux rues étroites, tortueuses, pleines de mystère ? Que deviendra la campagne verdoyante, parsemée de fleurs, hérissée de cactus et d'aloès ? Que deviendront les ports à l'aspect âpre et farouche, où des indigènes se livrent en chantant gaiement aux plus rudes travaux ?

Hélas ! des gares, des usines, des machines, vont enlever à Tanger son charme oriental ; la campagne sera intensivement cultivée ; les ports, creusés et aménagés industriellement, ne verront plus que des forçats du travail, tristes et mornes, surveillés par des mercenaires rigides.

Le Marocain vit sans contrainte : on le matriculera à l'état-civil ; il a des coutumes qu'il respecte : on l'empêchera de les observer ; il n'a pas d'ambition, on lui fera connaître les hiérarchies ; il n'accumule pas l'or ou l'argent et se contente de peu : bientôt il saura ce que c'est que mourir de faim auprès d'entrepôts regorgeant d'aliments.

L'habitant du Maroc sera opprimé : c'est qu'il ne peut se défendre et est une proie facile pour nos financiers, nos officiers, nos politiciens et la grosse industrie capitaliste qui y recueilleront gloire, honneurs, décorations, grades et richesses.

On va piller le Maroc, exterminer sans doute pas mal de ses habitants, écraser d'impôts les survivants : voilà ce qui n'arriverait pas si l'on sauvegardait l'indépendance de ce peuple intéressant et fruste, si l'on en faisait un ami libre et industriel, si on lui envoyait des médecins et non pas des généraux, des instituteurs et non des financiers, et quelques savants, tels que des ingénieurs hydrographes, au lieu de fonctionnaires : en agissant ainsi, on arriverait, me semble-t-il, très rapidement à d'excellents résultats, si l'on en juge par ceux qu'obtient au Maroc l'Alliance israélite ; il est vrai que celle-ci ne s'adresse qu'aux juifs ; mais les Marocains non juifs sont aussi très intelligents et, quoi qu'indolents et fatalistes, ne demandent qu'à s'instruire : instruits, mieux éclairés sur leurs véritables intérêts, ils sauraient parfaitement tirer de leur sol de grandes richesses qu'ils échangeaient avec les autres peuples civilisés.

Cet heureux temps où, débarrassés enfin de toutes les entraves sous lesquelles les tient enchaînés la société actuelle, les hommes échangeront librement leurs produits, ne viendra-t-il donc pas ?

Pour bâter son avènement, sachons emprunter aux économistes libéraux quelques bons arguments et avouons consciencieusement leur origine. Proclamons hautement avec eux le rôle infâme que jouent vis-à-vis des peuples faibles et sans défense, les nations aux puissantes armées. Mettons au grand jour les causes des expéditions lointaines, et

luttons énergiquement pour la disparition du régime honteux qui fait des peuples différents des ennemis.

Qu'il est loin, le temps où l'on pouvait lire dans le *Dictionnaire Philosophique*, à l'article PATRIE : « Telle est la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins... Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde ». Cela n'est plus si clair aujourd'hui, mais il existe encore des frontières trop nombreuses, œuvres des gouvernements et de la société actuelle, contre lesquelles le devoir est de combattre sans relâche et de se révolter jusqu'au jour, prochain, espérons-le, de leur chute définitive.

HENRI CHAPOUTOT.



Dessin de H. PIVAND.

Populo : « La vraie séparation, c'est moi qui la fera ! »

INÉGALITÉ

Si nos lecteurs avaient encore besoin que l'on leur démontre l'utilité et l'urgence que le Peuple fasse à son tour sa Révolution il suffirait de leur demander d'examiner un peu attentivement la statistique suivante des successions déclarées en 1904.

Il y a eu pendant cette année 381,601 successions ayant donné lieu à perception qui ont été classées, d'après l'importance de leur actif net, en treize séries graduées :

	Nombres	Sommes
		francs
De 1 à 500 francs	119.539	30.398.636
De 501 à 2.000 —	102.785	129.144.291
De 2.001 à 10.000 —	103.157	495.912.979
De 10.001 à 50.000 —	42.042	887.986.395
De 50.001 à 100.000 —	6.876	488.141.473
De 100.001 à 250.000 —	4.449	698.891.939
De 250.001 à 500.000 —	1.548	553.801.753
De 500.001 à 1 million	724	492.494.922
De 1 million à 2 millions	311	449.948.854
De 2 millions à 5 millions	123	350.853.423
De 5 millions à 10 millions	33	230.233.821
De 10 millions à 50 millions	11	214.539.944
Au-dessus de 50 millions	3	250.457.970
TOTAUX	381.601	5.273.806.400

Ainsi dans une société prétendument « bien organisée » il est possible que *trois* individus laissent à eux seuls en mourant plus de *huit* fois plus que 119,539 personnes et le *double* de celles classées dans les deux premières catégories qui sont au nombre de 222,324.

Et c'est dans notre prétendue « République » qui, au fronton de tous ses monuments, a écrit ce mot menteur *Egalité* que l'on peut constater pareille inégalité.

Oui en 1905, pendant que des milliers et des milliers d'êtres humains ne savent pas où ils poseront leur tête le soir, trois grands voleurs peuvent crever en laissant à eux seuls une fortune susceptible d'empêcher de mourir de faim ces milliers de malheureux.

Et si un de nos lecteurs doute encore de la nécessité et de l'urgence de la Révolution, qu'il examine bien ces chiffres et nous sommes tranquilles, car nous ne doutons pas que c'est un soldat de plus conquis à la Révolution émancipatrice.

NOUS VOULONS LA JOURNÉE DE 8 HEURES



Camarades de Travail !

La réduction à **HUIT HEURES** de la durée de travail est une des plus constantes préoccupations de la Classe Ouvrière. La nécessité de cette amélioration a été démontrée souvent et avec abondance de preuves :

LA RÉDUCTION DE LA DURÉE DE TRAVAIL S'IMPOSE TANT AU POINT DE VUE PHYSIQUE, QUE MORAL ET QUE SOCIAL

AU POINT DE VUE PHYSIQUE, il est de toute évidence que les longues journées surmenent l'organisme et le prédisposent à des maladies nombreuses.

AU POINT DE VUE MORAL, les longues journées sont terriblement pénibles; elles spolient l'être Humain du côté végétatif de base de son être, entravent l'épanouissement de ses sentiments, l'empêchent de se créer

un intérieur, d'aimer, de penser! Puis encore, les longues journées prédisposent à l'alcoolisme qui accable la race et nous rend plus dociles à l'exploitation capitaliste.

AU POINT DE VUE SOCIAL, la diminution de la journée de travail a, pour conséquences immédiates, l'atténuation du chômage, — une des plus hideuses plaies qu'épandent la production incohérente, sous le régime capitaliste.

Donc, il y a intérêt personnel et intérêt social — c'est-à-dire INTÉRÊT DE SOLIDARITÉ — à réduire le plus possible la durée du travail.

En effet, chacun de nous, outre le bénéfice immédiat et personnel qui découle de la réduction des heures de travail, a la satisfaction de s'associer à une besogne de solidarité: en travaillant moins nous-mêmes, nous créons, pour nos frères sans-travail,

la possibilité d'embauche à l'atelier ou à l'usine. D'autre part, un moindre labeur, élève notre dignité, nous rend plus conscients, plus forts et, par conséquent, plus aptes à défendre nos intérêts sociaux et préparer l'émancipation intégrale.

Ainsi il est de toute nécessité de **CONQUÉRIR LA JOURNÉE DE HUIT HEURES** et aussi

Le Repos Hebdomadaire

son corollaire logique

Aujourd'hui encore, des corporations entières, principalement celles qui servent d'intermédiaires entre le producteur et le consommateur (Ouvriers de l'Alimentation, Employés, Coiffeurs, etc.), sont traitées en parias et astreintes à fournir des journées de 12 et 13 heures, souvent même 18 heures de travail quotidien.

Pour ces corporations la **Conquête du Repos Hebdomadaire** est un achèvement vers celle de la journée de **HUIT HEURES**. L'une implique l'autre! Et c'est justement cette concordance inévitabile qui solidarise les intérêts de tous les Travailleurs et fait que l'intérêt des uns n'est que la répercussion des intérêts des autres.

QUE FAUT-IL FAIRE ?

C'est la question qui s'est posée au Congrès corporatif de Bourges.

Devons-nous, comme on a eu trop tendance à le faire, continuer à nous en reposer sur le bon vouloir des législateurs?

Non! De nous-mêmes doit venir l'amélioration à notre sort! Les libérés ne se mentent pas: elles s'arrachent de haute lutte!

Donc, en conclusion, le Congrès de Bourges décida d'indiquer une date (assez éloignée pour que nous puissions tous nous mettre d'accord), et il a été convenu qu'à partir de cette date LES TRAVAILLEURS NE DEVRAIENT PAS CONSENTIR À TRAVAILLER PLUS DE HUIT

HEURES. Les Huit Heures accomplies, ils sortiraient des ateliers, des usines, abandonneraient les chantiers, signifiant ainsi au Patron leur volonté de n'être plus exploités — en attendant mieux — que Huit Heures par jour.

Comme de juste, à la réduction de la durée de travail ne devra pas correspondre une réduction de salaire, ni une augmentation du prix des produits. Nous voulons que l'amélioration conquise soit réelle. Cela va dépendre de nous. Pour qu'elle le soit, il faut qu'elle comporte une réduction des privilèges capitalistes.

La date choisie est celle du 1^{er} MAI 1906, donc

A partir du 1^{er} Mai 1906, nous ne ferons que Huit Heures !

CAMARADES! Il ne s'agit pas d'attendre que d'autres s'occupent de notre sort. C'est à chacun de nous d'agir. L'effort doit venir d'en bas, de tous, de partout!

Agissons! Agissons sans trêve ni répit! Faisons chacun de la propagande dans notre milieu! Que, dès maintenant, tous les Syndicats se préoccupent d'imposer la journée maximum de **HUIT HEURES** dans leur corporation! Que dans tous les centres, que dans toutes les Bourses du Travail se forment des Comités d'agitation pour les **HUIT HEURES!** Et, par nos efforts concordants et infatigables, nous créerons un courant d'opinion qui brisera toutes les résistances!

VOULOIR, C'EST POUVOIR!
Voulons donc la JOURNÉE DE HUIT HEURES... et nous l'aurons!

Mais, ne nous y trompons pas: la Conquête de la JOURNÉE DE HUIT HEURES n'est qu'un achèvement vers un but plus grandiose. Ce que nous poursuivons, c'est l'abolition de l'Exploitation Humaine. La Bataille Sociale ne peut finir que quand l'Exploitation Capitaliste accomplie, le Peuple sera maître de ses destins.

LE COMITÉ CONFÉDÉRAL.

Patriotisme Electoral

L'année 1903 a vu éclore et s'épanouir au grand jour une variété de socialistes, dont tout le monde soupçonnait l'existence, mais qui avaient su rester jusqu'ici dans une ombre discrète : les socialistes patriotes.

Vous avez vu des chimistes verser dans un liquide, dont ils veulent connaître la composition, certains réactifs : à la nature du précipité qui se produit, ils savent quels éléments recélait le liquide.

Telle, certaine pierre lancée dans le marais socialiste parlementaire a amené récemment dans cette eau tourbeuse un précipité tricolore, indice certain que les milieux parlementaires socialistes, à de rares exceptions près, sont restés infectés de patriotisme.

Messieurs les parlementaires socialistes sont patriotes. Mais leur patriotisme est un patriotisme honteux, un mélange d'internationalisme et de patriotisme, une sorte d'internationalisme tricolore.

« Oui, citoyennes et citoyens, nous sommes des internationalistes ; mais des internationalistes patriotes. Nous sommes même les seuls patriotes, les seuls vrais, les seuls purs. Ce n'est pas Déroutède, c'est nous qui tenons la bonne marque, la seule authentique ! »

« Et si la Patrie est attaquée, nous nous lèverons comme un seul homme, nous les socialistes patriotes, pour repousser l'agresseur ! »

Qui de nous, en période électorale surtout, n'a entendu cet édifiant langage ?

Nos socialistes patriotes s'imaginent vraiment que lorsqu'une guerre éclate il est possible de savoir quel est l'agresseur, comme si les deux classes dirigeantes aux prises, les deux gouvernements qui veulent se battre, ne parvenaient pas toujours, grâce à la grande presse à leur solde, à donner aux masses ignorantes l'impression que l'agression vient du voisin !

Ils s'en vont déclamant que les patries actuelles sont de hideuses mégères qui traitent en parias la majorité de leurs fils : mais c'est pour inviter, dans chaque patrie, les parias à aller se faire tuer pour la défense de ces patries marâtres.

Ils disent aux prolétaires : « Unissez-vous en un grand parti de classé, unissez-vous dans chaque patrie, et luttez-y classe contre classe, classe exploitée contre classe exploiteuse », ça n'empêchera pas nos socialistes patriotes demain, si les classes dirigeantes de

France et d'Allemagne ont su brouiller les cartes, et amener un conflit pour quelque Maroc ou quelque Mandchourie, ça ne les empêchera pas de dire aux mêmes prolétaires de s'unir à leurs exploités, d'aller communier avec eux sur le champ de bataille, crever par centaines de mille à la fois pour les patries d'iniquité et de privilège que sont toutes les patries actuelles.

Les socialistes patriotes sont pour l'union internationale des travailleurs ; ils le chantent dans tous leurs Congrès ; mais, que demain les dirigeants de France et d'Allemagne déclenchent une guerre européenne, Bebel et Jaurès prendront chacun leur fusil et ils iront se canarder fraternellement.

Que des hommes instruits et intelligents, sachant ce que c'est que le socialisme, en arrivent à de pareilles contradictions, qu'ils osent, en réunion publique et dans la presse, sortir de pareilles calembredaines, voilà, en vérité, de quoi confondre les esprits des naïfs et des simples.

Mais tout s'explique, tout devient clair pour qui connaît l'âme d'un parlementaire, pour qui sait l'influence déprimante du Palais-Bourbon sur les révolutionnaires les mieux trempés.

Devenu tout à coup un gros personnage, à qui les ronds de cuir de toutes les administrations ne parlent que chapeau bas, considéré, bien payé, arraché à l'enfer du prolétariat, si c'est un élu ouvrier, l'élu n'a plus qu'une peur : c'est de retomber, en perdant son siège, dans



Sacré Hervé, qui me force à me prononcer sur la question du patriotisme en temps d'élection !

les rangs des serfs de l'usine ou de la mine, objet de dérision et de pitié pour des patrons insolents, à moins que les portes des ateliers ne se ferment devant lui, par crainte des embarras qu'il pourrait susciter.

Aussi le parlementaire n'a-t-il qu'une idée fixe : être réélu, être réélu par tous les moyens.

Or, quel espoir d'être réélu, dans un pays où les masses populaires, dans la famille, à l'école, par leur journal, par les pompes militaires si théâtrales, sont empoisonnées d'idolâtrie du sabre, de vanité nationale, de haine de l'étranger, de stupides préjugés patriotiques, quel espoir d'être réélu si l'on ose dire qu'on ne connaît que deux patries au monde, celle des privilégiés et celle des exploités, quelle que soit la langue qu'ils parlent, si l'on ose crier sur les toits qu'à la prochaine guerre, quel que soit l'agresseur apparent, de chaque côté des frontières les prolétaires doivent répondre à l'ordre de mobilisation par l'insurrection en masse, pour exproprier la classe capitaliste des instruments de production, mines, maisons, usines, chemins de fer, grands domaines qu'elle a volés à la masse des travailleurs ?

Périssent le socialisme et l'internationalisme, et des millions de prolétaires, voués aux prochaines boucheries, plutôt qu'une belle situation électorale et parlementaire !

Puffiste ! cabotin ! anarchiste ! réactionnaire ! clame le chœur des socialistes patriotes, en montrant le poing au gêneur, à l'empêcheur de danser en rond, ... cependant que dans les couches profondes du prolétariat aigri, miséreux et souffrant chemine lentement mais sûrement le mot d'ordre de tous les révoltés : « Plutôt l'insurrection que la guerre ! »

GUSTAVE HERVÉ.

A lire et à répandre :

Leur Patrie, par Gustave HERVÉ, un fort volume de propagande antimilitariste. Nous l'enverrons à nos Lecteurs contre mandat de 2 fr. 75 au lieu de 3 fr. 50.

LE SOCIALISME

Étude très complète du Socialisme, contenant les portraits de tous les socialistes de tous les temps, en particulier les plus connus de nos jours. — Vol. in-8 de 180 pages très remplies.

0 fr. 90 port compris.

REFUS D'OBÉISSANCE



Dessin de A. DELANNOY.

— Il n'y a pas de mère, de frère qui tienne, l'on vous commande, vous devez marcher... Entendez-vous !

**

Le Surmenage

Si tous les ouvriers se rendaient parfaitement compte des dommages qu'ils se causent en travaillant au delà de leurs forces, il n'y en a pas un, homme ou femme, qui hésiterait à se révolter, comprenant que les souffrances de la grève ou les risques de la violence sont infiniment moins à craindre que le suicide lent mais sûr qu'ils acceptent en se soumettant à l'exploitation patronale.

La plupart ne s'en rendent pas compte, parce qu'un ouvrier très bien constitué peut éviter de mourir avant un âge assez avancé, parce que la mort de tous ceux qui succombent plus jeunes est attribuée à des maladies accidentelles ou à des excès de boissons, parce qu'on n'aperçoit pas la chaîne qui unit les troubles de plus en plus graves causés par le surmenage, depuis l'affaiblissement qui pousse à l'alcoolisme, jusqu'à la tuberculose qui termine le plus souvent le drame dont la suite est l'histoire lamentable des enfants nés débiles, voués d'avance à toutes les maladies et condamnés à toutes les souffrances, à toutes les déviations.

C'est pourtant ainsi que s'usent et disparaissent des milliers et des milliers de familles venues de la campagne où la besogne modérée et lente de chaque jour permet au travailleur de se maintenir en bonne santé, malgré une nourriture souvent insuffisante ; c'est ainsi que les centres industriels drainent tous les jeunes gens des provinces les plus reculées, les prennent en pleine vigueur, et les rejettent, au bout de quelques années, à l'état de loques humaines désormais inutiles, qui vont se faire enfouir dans le sol natal. Tous ces moutons s'acheminent d'eux-mêmes à l'abattoir, se disputent à qui obtiendra la faveur d'y entrer, parce qu'ils ne voient pas le couteau qui fera couler leur sang goutte à goutte.

Je veux essayer de le leur bien montrer.

Les troubles causés par le surmenage ont été étudiés scientifiquement par des expériences sur les animaux et des observations sur les soldats et les gens qui se livrent à des tours de force.

Les soldats qui ont succombé à la suite de la course patriotique organisée par le *Matin*, ne montrent que trop bien les effets de l'épuisement rapide de l'organisme.

Il se produit, dans ces conditions, un véritable empoisonnement aigu qui arrête les fonctions du cœur.

Quand un homme est soumis continuellement à un travail ne dépassant que légèrement la limite de ses forces, cet empoisonne-

ment se produit encore, mais la dose de poison déversée chaque jour dans le sang est insuffisante pour empêcher le fonctionnement de l'organisme ; elle se borne à le troubler graduellement.

Elle agit sur tous les organes du corps et sur tous les appareils qui concourent à entretenir la vie. L'appétit est diminué et les digestions ralenties. Le système nerveux est déséquilibré, soumis à des périodes d'excitation et de dépression intermittentes ; le sommeil troublé par des cauchemars, laisse, au réveil, l'homme peu reposé, en proie à des maux de tête ou à des névralgies diverses. Tous ces troubles concourent à diminuer les forces du travailleur d'autant plus rapidement qu'il lui faut continuer son travail exagéré, tout en ayant à peine le temps de manger une nourriture quelquefois insuffisante et souvent peu appétissante, en passant ses journées dans un atelier insalubre et ses nuits dans une pièce où l'air est confiné, et en n'ayant pas le repos nécessaire.

Ces mauvaises conditions varient à l'infini : un homme très bien portant et vigoureux, approchant de la trentaine, acclimaté à la ville, et ayant pu s'habituer peu à peu à la vie de l'usine ou de l'atelier supportera avec un minimum de dégâts le travail intensif et le repos insuffisant ; mais si un accident vient à le frapper, il se trouvera dans les mêmes conditions qu'un individu plus jeune ou moins vigoureux ; il perdra en même temps les forces et l'appétit et, dès lors, sera obligé, pour continuer le travail, de faire appel à l'aliment qui remonte momentanément mais qui use vite : à l'alcool.

Alors commence la période de déclin. Chaque jour la dose d'excitant doit être continuée et un peu augmentée, car, dès que son effet cesse, le travailleur se trouve sans forces, sans entrain, sans courage.

L'absinthe qui agit plus vite remplace bientôt le vin et l'eau-de-vie. On se trouve si bien quand on vient de la boire, qu'on aspire après ce moment de jouissance, le seul qui éclaire d'un rayon de soleil un horizon uniformément sombre.

Mais en dehors de ce court moment où la langue se délie, où les idées affluent au cerveau, où tout l'organisme paraît plus vivant et plus puissant, toute l'existence est lamentable.

Le travail mauvais cause des ennuis, le ménage devient un enfer, et dans ses moments de lucidité, le malheureux se voit condamné à la folie ou à la mort.

C'est la terminaison inévitable. La folie se montre par intermittences sous formes de crises épileptiques ou d'accès de violences qui causent des blessures à la femme, aux camarades, et entraînent pour l'inconscient la prison, c'est-à-dire la tare que ne pardonne pas

notre société. Plus souvent intervient la maladie : fièvre typhoïde, rhumatismes chez les nouveaux venus de la campagne, tuberculose chez ceux qui sont déjà acclimatés.

C'est alors la course des cliniques aux hôpitaux, la mise en œuvre de tous les moyens qu'emploient les capitalistes philanthropes pour aider à mourir ceux qu'ils ont tués.

Cependant, ces moribonds ont des femmes qu'ils contagionnent, des enfants qui naissent destinés à subir toutes les peines dont une société bien organisée charge ceux qui ne peuvent se défendre.

Le sort du travailleur surmené n'est pas toujours aussi misérable.

Il en est qui peuvent conserver assez longtemps leurs forces pour mériter la médaille des bons serviteurs, puis terminer en repos leur existence.

Mais quelle a été cette existence ? Pour pouvoir consacrer toute leur vitalité à leur patron, ces ouvriers modèles ont fui la société des camarades, ont vécu sans plaisir, sans amour, sobres, méthodiques, avares et attentifs à sauvegarder leurs intérêts, ils ont su, par leur servilité, avoir les bons postes où le travail est moins rude et le profit plus grand. Ils n'ont connu ni les chômages, ni les amendes et ont refusé de faire grève. Ce sont les « jaunes », les chiens fidèles qui, pour un os à ronger, aboient sur leurs frères ou les mordent.

Ils évitent ainsi de se tuer au travail, mais on ne peut dire qu'ils en vivent, car ils n'ont jamais été que des parasites, des impuissants, des poids morts opposant leur masse inerte comme obstacle à la marche en avant de la classe ouvrière.

Mais les autres, malgré toute leur volonté, que peuvent-ils faire pour leur émancipation quand le travail de la journée les laisse sans vigueur, sans intelligence et sans voix ?

Comment prendre sur un repos insuffisant à réparer les forces, le temps de lire, de causer, de discuter ?

Comment un cerveau empoisonné par le surmenage, l'air vicié et l'alcool, peut-il permettre de raisonner ? Comment trouver, dans la détresse de la misère et de la fatigue, l'énergie de se révolter, alors que la femme se lamente et que les enfants crient la faim ?

C'est miracle que quelques-uns puissent prendre l'initiative de la révolte, et qu'ils réussissent, au prix de maints efforts, à entraîner quelquefois les autres.

Ce sont là de véritables actes d'héroïsme, des prodiges de résistance de la nature humaine qui méritent toute l'admiration, mais ne peuvent faire espérer un effort constant, régulier et vigoureux vers la conquête des droits des producteurs.

Ce qu'il faut, avant tout, c'est que ceux-ci conservent intacte leur vitalité ; qu'ils ne donnent à la production que le travail pouvant être fourni sans user le corps ; qu'ils ménagent leurs forces pour la lutte engagée d'où surgira la possibilité pour tous les humains de vivre en bonne santé ; enfin qu'ils procréent des enfants plus vigoureux et plus aptes à la lutte qu'eux-mêmes.

Pour éviter sûrement le surmenage, il faudrait que chacun ne soit obligé de travailler que suivant ses forces, et cette limite est variable pour chaque individu, pour chaque jour, pour chaque travail.

Mais en attendant l'établissement de ces conditions parfaites de production, il y a une première étape qui assure à la plupart des travailleurs les moyens de sauvegarder leur santé, leur vie et leur race : c'est la journée de 8 heures.

Grâce à elle, diminueront les accidents de travail qui guettent l'ouvrier fatigué, la souffrance constante de la femme supportant les charges du ménage, de la grossesse et de la maternité en outre de sa part de travail moins rémunérée que celle de l'homme, l'inertie de la masse des opprimés incapables de lever contre leurs maîtres les bras trop fatigués à leur service.

La journée de 8 heures, c'est le premier pas dans la route directe qui mène à l'émancipation, c'est le premier remède à opposer au surmenage qui cause à lui seul la mort prématurée du plus grand nombre des travailleurs.

MICHEL PETIT.

*Tous ceux qui exècrent la GUERRE,
Tous ceux qui ont la haine du MILITARISME, doivent lire :*

GUERRE-MILITARISME PATRIOTISME-COLONISATION

Recueils de tout ce que les écrivains les plus en vue de toutes les époques, ont écrit contre la GUERRE et tous les maux qu'elle engendre.

Chacun des deux volumes : 3 fr. 50. Nous nous chargeons de les faire parvenir à nos lecteurs, à raison de 2 fr. 50 l'exemplaire franco.

Il reste encore quelques-uns de ces volumes en édition de luxe superbement illustrés, à 6 fr. 50.



Dessin de A. DELANNOY.

— Le maître porion devient trop aimable, gare mes filles !

Conscrits ...

Pour maintenir leur domination par la force, les gouvernants ont besoin de soldats. C'est pourquoi ils nous prennent plusieurs années de notre existence — les plus belles — et font de nous leurs esclaves passifs. Au moindre signe d'eux, nous devons être prêts à tuer n'importe qui ils nous désignent. Ils disent que c'est dans l'intérêt de la patrie.

La patrie ! Qu'est-ce que c'est ?

Les gouvernants se sont amusés à tracer des frontières, et ils veulent que notre patrie s'y termine. Ils veulent que notre patrie s'étende là où leur puissance s'étend ; et ce qu'ils exigent que nous défendions sous le nom de patrie, c'est tout simplement leur puissance.

Ne nous lasserons-nous pas bientôt de nous faire tuer pour des gens qui ne nous sont rien, et même qui nous trompent et nous grugent ? N'est-ce pas assez déjà de les entretenir, de leur donner notre travail et notre argent, sans encore leur offrir notre vie ?

Si nous consentons à risquer notre existence, que ce soit au moins pour ceux que nous aimons et qui nous aiment.

Y a-t-il rien de plus horrible que la guerre ? Elle n'est autre chose que l'assassinat en grand. Assassinat compliqué de pillage, de vol, de viol, d'incendie. C'est la dévastation sous toutes ses formes. Tout cela, pour servir les querelles de quelques politiciens ambitieux et sans conscience.

S'il nous est, à nous, indifférent de mourir, du moins nous ne devons pas permettre qu'on égorge nos pères, nos frères, nos fils, nos amis.

Est-ce pour qu'un jour les canons en fassent de la bouillie, mères, que vous mettez vos fils au monde avec tant de souffrance ? Est-ce pour cela que vous les élevez avec tant de soins et de fatigues ?

Les guerres sont quelquefois utiles aux gouvernants ; aux peuples, jamais : elles ne font qu'aggraver leur misère. Que les gouvernants se battent donc entre eux, s'ils le veulent ; mais que les peuples cessent de se haïr et se tendent la main.

On veut nous faire croire que des gens sont nos ennemis, parce qu'il parlent une autre langue. En voilà une raison ! Est-ce que chez nous, en France, chaque contrée n'a pas son patois ? Est-ce que les Bretons, les Provençaux, les Basques ne parlent

pas des langages tout à fait différents? Est-ce un motif pour les faire s'entr'égorguer?

Les peuples n'ont pas pour ennemis les autres peuples, aussi trompés et aussi malheureux qu'eux. Leurs vrais ennemis, leurs seuls ennemis, ce sont ceux qui vivent à leurs dépens, ceux qui les oppriment, les exploitent, s'emparent de leur travail, de leur argent, de leur liberté, de leur santé, et voudraient encore s'emparer de leur existence même.

Les vrais ennemis des peuples, ce sont leurs maîtres et leurs gouvernants.

A bas le métier de soldat! A bas la guerre!

RENÉ CHAUGHY.

LE SUCRE

La déconfiture du sieur Jaluzot et le suicide de l'accapareur Cronier rendent d'actualité le tableau suivant, qui indique l'impôt prélevé par le gouvernement, par kilo, la consommation par individu et le prix de vente au détail :

PAYS	Impôt par kilo	Consommation par habitant	Prix de vente au kilo
Angleterre.....	» 10	40 71	» 55
Etats-Unis.....	» »	31 49	» 55
Suisse.....	» 075	26 41	» 50
Allemagne.....	» 175	19 13	» 65
France.....	» 27	15 70	» 70
Belgique.....	» 20	12 64	» 70
Autriche-Hongrie.....	» 399	8 87	» 74
Russie.....	» 29	7 55	» 75
Espagne.....	» 25	4 66	» 85
Italie.....	» 70	3 27	1 44

Comme l'on peut s'en rendre compte, plus l'impôt est élevé, plus la consommation est restreinte et plus la misère est grande parmi les malheureux.

La Révolution seule, en bouleversant les conditions économiques, en supprimant l'accaparement et l'impôt, permettra aux exploités de tous les pays de pouvoir satisfaire tous leurs besoins.

A bas les voleurs!

Juste Retour

CHANSON

Air : *Tout comme les autres.*

*Toi dont le bras s'appesantit
Sur nos reins, dirigeant immonde,
Les peuples ont toujours pâti
Depuis que tu mènes le monde.
Combien dureront nos amours
— Amours d'hyène et de tigresse?
Tu jures de régner toujours,
Mais la foule est parfois traîtresse.*

*Le pouvoir des grands n'a qu'un temps,
Il s'enfuit comme le printemps.
Fragiles bonheurs que les vôtres!
Aujourd'hui, fous, désespérés,
Nos cœurs, nos corps sont déchirés;
Demain, bourgeois, vous trimerez
Comme les autres!*

*Gouvernant fourbe, près de toi
Il n'est que honte et que dommage.
Sans pain, sans idéal, sans toit,
L'esclave fuit sa propre image.
Patience! rien n'est fini.
La race humaine est toujours verte,
Et l'espérance a fait son nid
Dans la vieille maison ouverte.*

*Le pouvoir des grands n'a qu'un temps,
Il s'enfuit comme le printemps.
Fragiles bonheurs que les vôtres!
Qui que tu sois, gouvernement
Qui nous adores follement,
Tu nous trahiras sûrement
Comme les autres!*

*Lourds chagrins et maigres bonheurs,
Tel est le lot du prolétaire.
Grands fous qui donnons nos sueurs
En pâture aux rois de la terre!
Mais lassés de leurs trahisons,
Ayant nos outils dans la pogne,
Nous dirons crûment nos raisons
Et cognerons, s'il faut qu'on cogne.*

*Le pouvoir des grands n'a qu'un temps,
Il s'enfuit comme le printemps;
Fragiles bonheurs que les vôtres!
Contre le vieux joug inhumain,
A notre tour, ce soir, demain,
Nous marcherons, main dans la main,
Comme les autres!*

HENRI GAUCHE.

Le Subventionnisme

On s'est beaucoup ému dans les milieux ouvriers, et surtout dans les organisations corporatives logées dans les immeubles municipaux, de l'immixtion de certaines municipalités, et aussi du gouvernement, dans l'administration de plusieurs Bourses du travail.

Deux des plus importantes — les plus importantes même — celles de Paris et de Lyon, se sont vues dotées d'un règlement et ont eu à subir les vexations des représentants de l'autorité. On est allé jusqu'à refuser à l'Union des syndicats de la Seine une salle qu'elle avait demandée pour aider à la constitution d'un syndicat, et il est présumable que l'on ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

A notre avis, cela devait fatalement se produire et nous n'avons jamais eu la naïveté de croire que les dirigeants pousseraient la mansuétude jusqu'à laisser les organisations ouvrières libres de disposer des Bourses comme elles l'entendraient, pas plus qu'elles n'échapperaient au contrôle de l'emploi des ressources mises à leur disposition sous forme de subventions.

Et en quoi cela peut-il surprendre? A-t-on jamais vu des gens assez bénévoles pour fournir les verges qui doivent servir à les fouetter, et croyait-on que les pouvoirs publics seraient toujours disposés à fournir de l'argent, sans contrôle aucun, pour ne servir qu'à troubler l'ordre public?

Toutes ces largesses pourraient être continuées si l'on se montrait bien sage, si l'on ne se préoccupait exclusivement que de choses purement corporatives. Mais l'on veut faire de l'agitation collective, on parle de grève générale et d'internationalisme. En un mot, on « fait de la politique », on se permet de porter atteinte à la discipline dans l'armée, en cherchant à expliquer aux malheureux qui endossent la casaque militaire qu'ils ne doivent pas oublier leur origine aux cas — et ils sont nombreux — où on exigerait d'eux la besogne que l'on sait dans les conflits économiques.

Il convient donc d'arrêter, et au plus vite, l'agitation grandissante; de jeter le désarroi parmi les travailleurs syndiqués; de briser dans l'œuf le formidable parti du travail qui se constitue, de le disloquer, d'y amener la guerre intestine qui doit le dissoudre et l'anéantir.

Le plan est bien conçu et l'exécution en est rigoureusement poursuivie. Il reste à savoir maintenant si le succès viendra couronner de si louables efforts.

C'est l'X de la question. Il s'agit de le déchiffrer.

Malgré toutes les raisons, plus ou moins spécieuses, invoquées pour justifier les demandes de subventions, nous n'en persistons pas moins à croire qu'elles n'ont rien produit de sérieux et même qu'elles ont vicié un grand nombre de syndicats, les empêchant ainsi de déployer l'initiative qu'il fallait pour se développer et les

habituant à restreindre les sacrifices personnels indispensables pour acquérir une plus grande force et une plus intense vitalité.

Nous allons plus loin; nous disons qu'elles ont souvent été un élément de désagrégation morale sans compter les petites corruptions individuelles qu'elles ont engendrées.

Tout cela est donc loin d'être réjouissant et il nous est permis de nous montrer perplexe et de craindre que les gouvernants ne gagnent la partie.

Cependant, dire qu'elle est tout à fait perdue, serait tomber dans le plus noir pessimisme, et il est loin de notre pensée d'inciter à un si complet découragement. Une situation compromise n'est pas forcément désespérée. Mais il faut réagir, déjouer la manœuvre et se ressaisir. Puisque les ouvriers n'ont pas été suffisamment organisés et que les ressources leur ont fait défaut pour affirmer nettement leur indépendance, il est nécessaire qu'ils s'affranchissent de la tutelle municipale, qu'ils ne quémangent plus aucune subvention et qu'ils fassent des sacrifices pécuniaires pour être libres de leur propagande et n'être point entravés dans leurs moyens d'action.

Pour cela une entente générale de tous les syndicats est nécessaire afin de rechercher en commun la possibilité d'acquérir un bâtiment qui soit la propriété des organisations ouvrières. La chose n'est pas impossible et il serait extraordinaire que dans une ville comme Paris, avec les immenses ressources qui s'y trouvent, on ne pût réaliser un tel projet. Il n'est pas aussi vaste qu'on le suppose tout d'abord, et un peu de bonne volonté et surtout de cette ténacité qui est la grande qualité de nos camarades des Etats-Unis, d'Angleterre, d'Allemagne et aussi de Belgique, auront vite raison des petites difficultés avec lesquelles on se trouve aux prises et qu'il ne faut pas grossir à plaisir.

Puisque « l'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », qu'ils commencent d'abord, avant d'arriver à l'intégral affranchissement, par s'émanciper de toute égide, de toute protection intéressées. Alors ils seront véritablement forts. Ils feront voir qu'ils sont capables par eux-mêmes de réaliser quelque chose de grand et de durable, qu'ils sont conscients de leurs droits et qu'ils ne reculent devant rien pour conquérir la place qu'ils savent réclamer si véhémentement, et parfois si bruyamment, au banquet de la vie.

C'est donc une véritable maison du peuple qu'il convient d'édifier, où devront se trouver réunis tous les éléments constitutifs du mouvement ouvrier actuel. Un aménagement bien compris doit permettre à tous d'y trouver place. Ajoutons à cela une grande salle affectée soit à des meetings, soit à des fêtes et dont on peut tirer profit sous forme de location à des organisations poursuivant par une autre voie que nos syndicats professionnels l'affranchissement humain, et l'on aura réalisé une œuvre utile, capable de

donner les plus grands fruits et faite pour donner un peu d'espérance à ceux qui sont trop enclins au découragement. Un effort de ce genre serait la preuve que les ouvriers sont capables d'autre chose que de vaines protestations et que s'ils savent démolir ils sont capables aussi d'édifier.

Plusieurs camarades sont en ce moment en train de réunir les éléments nécessaires pour y aboutir. Aussitôt qu'ils auront canalisé les matériaux, dressé les plans de l'œuvre et envisagé les ressources indispensables, ils se mettront en rapport avec tous les syndicats pour les consulter sur ce qu'ils comptent faire, et savoir si les syndiqués sont capables d'un léger sacrifice pour pouvoir être chez eux, dans leur maison, libres de leur action.

Si un tel projet se réalise, ce ne sera plus un mouvement ouvrier de surface qu'aura devant elle la bourgeoisie capitaliste, mais un mouvement véritablement profond et vaste qui finira par la dominer et l'envahir et anéantira sa toute-puissance économique et sociale en détruisant ses exécrationnelles privilèges.

Maintenant si les travailleurs sont incapables d'un si petit effort, si leur énergie s'arrête devant une misérable question de portemonnaie, nous ne les voyons pas très mûrs pour mener à bien cette grève générale révolutionnaire dont ils ont fait leur suprême espoir, et la bourgeoisie pourra être bien tranquille : on lui aura fourni un brevet de longévité.

ALBIN VILLEVAL FILS.

ENFIN SEULS !

Les troupes évacuent la Mandchourie.
(Les Journaux).



Dessin de G. WILLAUME.

BRASSEURS D'AFFAIRES !



Dessin de G. WILLAUME.

— Ah ! si cette satanée grève eût éclaté !
— Nous aurions gagné des millions !

Il est certain que, dans la carrière que doit parcourir la race humaine, se trouvera un point où tous les rapports de l'Etat deviendront superflus.

J. FICHTE.

JOURNAUX ET REVUES

Indispensables à lire par ceux qui veulent se tenir sérieusement au courant du mouvement révolutionnaire en France.

Les Temps Nouveaux, 4, rue Broca, Paris. Abonnement, 6 francs par an.
La Voix du Peuple, 10, cité Riverin, Paris. Abonnement, 6 fr. par an.
Le Libéraire, 15, rue d'Orsel. Abonnement, 6 francs par an.
L'Avant-Garde, 9, avenue d'Italie, Paris. Abonnement, 4 francs par an.
Pages Libres, 8, rue de la Sorbonne, Paris. Abonnement, 8 francs par an.
Le Mouvement socialiste, 101, rue de Vaugirard, Paris. Abonn., 12 fr. par an.

PRIMES A NOS LECTEURS

Après le succès obtenu les années précédentes, et par suite d'une combinaison de publicité, dont nous voulons faire profiter les acheteurs de notre Almanach, nous nous sommes procuré à un prix inconnu en librairie de nouveaux volumes entièrement neufs dont on trouvera les titres ci-après.

Nous les tenons à la disposition de nos lecteurs dans les conditions indiquées et contre l'envoi de notre **BON-PRIME** au prix de 0 fr. 90 le volume, port en sus (1).

- L'Antisémitisme.** Son histoire et ses causes, par BERNARD (Lazare).
Le miroir des légendes, nouvelles, par BERNARD (Lazare).
Superstitions politiques et phénomènes sociaux, par DAGAN (Henri).
Un an de caserne, roman, par LAMARQUE (Louis), avec préface d'Octave MIRBEAU.
Quelques dessous du procès de Rennes. Nombreux instantanés, par AJALBERT (Jean).
Le Baigne. L'affaire Rorique, par DEGRAVE (Eugène). 7^e édition.
Galafieu, par FÈVRE (Henri).
L'Honneur, par FÈVRE (Henri).
Monsieur Pophilat, roman, par FÈVRE (Henri).
La Croyante, roman, par PSICHARI (Jean).
L'idée sociale au théâtre, par SAINT-AUBAN (Émile de).
Nos colonies telles qu'elles sont, par LERICHE (Gaston).
La Belle France, par DARIEN (Georges).
Le Sabre et la Loi, par LHERMITE (G.).
Vers la lumière ! .. Impressions vécues, par SÉVERINE.
L'Aurore de la Civilisation ou L'Angleterre au XI^e siècle, par SPENCE (J.C.). Traduit de l'anglais par Alfred Naquet et Georges Mossé.
La Faiseuse de gloire, par BRULAT.
Le Crime d'obéir, par HAN RYNER.
Le Tsarisme et la Révolution, par STEPNIAK. (Rare).
Mémoires du chef de la sûreté sous la Commune, par P. CATTELAÏN.
Le Pays des Parlementeurs, par DAUDET (Léon).
Monsieur, Madame et l'Autre, par CHARBONNEL (Victor).
Souvenirs sans regrets, par VAUGHAN (Ernest).
Poèmes de la solitude, par MAGRE (Maurice).
Cabet, son œuvre, par BONNAUD.
Le secret de Fourmies, par DRUMONT (E.).
Le Trimardeur, par BONNAMOUR (G.).
Emile Zola devant les jeunes, portrait d'Emile Zola, par H. DE GROUX.
Manuel de l'Arriviste, par CHATEAU (Henri).
L'Anc, le Singe et le Philosophe, par CHATEAU (Henri).
Scènes de la vie polynésienne, par RECKE (Louis).
Yang-Hun-Tay (mœurs chinoises), par SIEROSZEWSKI (V.).
L'Eglise Romaine, par BOUGLÉ (G.).
Charles Sauvageon, par CONTE (Ed.).
Dona Perfecta, par GALDOS (Pérez).

Belle série de volumes scientifiques soldés aux acheteurs de l'Almanach au quart de leur valeur réelle.

Tous ces volumes sont reliés toile rouge et imitation toile, fer or et tranches dorées, c'est grâce à cette circonstance et à une combinaison de publicité dont nous voulons faire profiter nos lecteurs que nous pouvons les laisser à ces prix.

Les Races Jaunes. Les Célestes, (55 fig. 4 pl.) par PLANCHUT (Ed.) ..	» 90
La Conquête des Mers, (31 figures), par COUDOZE (G.) ..	» 90
L'Empire du Milieu, (42 figures), par POURVOURVILLE (D.) ..	» 90
Les Gaulois, origines et croyances (14 fig.), par LEFÈVRE (André) ..	1 20
Le Cerveau (51 figures), par le D ^r TOULOUSE ..	1 20
L'Age de Pierre (24 fig., 4 pl.) par RIVIERE (G.) ..	1 20
Le Monde Polynésien (32 figures, 8 cartes), par MAYER (Henri) ..	1 20
Les animaux utiles et nuisibles (gravures), par VOGT (C.) ..	1 20
Histoire du Ciel (37 fig., 1 pl.) par ROYER (Clémence) ..	1 20
Oh ! les jolis animaux (15 planches en couleurs) par le D ^r AZOULAY ..	1 50
Germains et Slaves, origines et croyances (15 fig. et atlas de 32 cartes) par LEFÈVRE (André) ..	1 75
La Grèce antique, par LEFÈVRE (A.) ..	2 »
La Vie Psychique des Bêtes, par BUCHNER ..	2 50
Les plantes insectivores, par DARWIN (Ch.) ..	2 50
La faculté motrice des plantes, par DARWIN (Ch.) ..	2 75
Lettres d'un voyageur dans l'Inde, par HAECKEL ..	2 75
L'Homme selon la science, par BUCHNER (L.) ..	2 75
Les Premiers principes, par SPENCER (H.) ..	4 »
Le Corps de l'homme, par PERRIER (Ed.). Ouvrage accompagné de 30 coupes anatomiques superposées et tirées en couleurs formant une planche hors texte ..	2 75
La Préhistoire de France, par SERVANT (Stéph.) ..	1 »
Les Insectes et les Fleurs sauvages, par sir LUBBOCK (John) ..	1 20
La Chine et les Chinois, par DE POUVOURVILLE (A.) ..	2 »
Philosophie de la Longévité, par FINOT (J.) ..	2 25
A l'Aurore du Siècle, par BUCHNER (L.) ..	1 75

Ces ouvrages, tous d'une incontestable valeur scientifique, conviendraient admirablement à tous ceux qui sont désireux de s'instruire.

Nous les expédions aux mêmes conditions que nos VOLUMES PRIMES, PORT EN SUS.

(1) Un seul volume par la poste ..	0 fr. 40.
De deux à trois volumes, colis postal ..	0 fr. 60, en gare
De quatre à six volumes, — ..	0 fr. 80 —
De sept à douze volumes, — ..	1 fr. 25 —

A DÉCOUPER

Tout acheteur de l'Almanach moyennant ce bulletin a droit à cinq (1) volumes au prix de 0 fr. 90 chaque à choisir dans la liste de nos volumes-primés.

Nom
domicile
à
département

(1) Chaque acheteur pourra obtenir autant de fois 5 volumes qu'il enverra de bons.

A DÉCOUPER

Tout acheteur de l'Almanach n'a qu'à remplir ce Bulletin pour recevoir contre 0 fr. 60 un album contenant 10 beaux dessins de M. Luce d'après l'œuvre du sculpteur

Constantin Meunier.

Nom
domicile
à
département

A DÉCOUPER

(Voir la liste des Volumes-Primes, pages 62 et 63).

A DÉCOUPER

CARTES POSTALES ILLUSTRÉES

Portraits de Bakounine, Karl Marx, Bresci, Tolstoï, Balmascheff, Louise Michel, Elisée Reclus	» 50
Nos calotins série de 6 cartes, par Jules Hénault, la série, franco.....	» 50
— 2 ^e série de 6 cartes anticléricales, par Jules Hénault, la série, franco.....	» 50
— 3 ^e série de 6 cartes anticléricales, par Jules Hénault, la série, franco.....	» 50
Série de 6 cartes Marines , d'après les eaux-fortes de V. Ryssebergue, franco.....	» 60
Patriotisme-Colonisation , série de 10 cartes, dessins de Rouville, Luce, Willaume, Hermann-Paul, Lefèvre, Jehannet, la série, franco..	» 60
La Grève et la Guerre , série de 7 cartes, dessins de Steinlen, Rouville, Couturier, etc., etc., la série, franco.....	» 40
Une série de 12 cartes, dessins divers et photographies, la série, franco.	» 70
Une série de 18 cartes postales gravées sur bois par Berger, reproduction des lithographies éditées par <i>Les Temps Nouveaux</i> , la série, franco..	1 50
Bourse du Travail de Paris , belle photogravure.....	» 10
Les Jaunes , par J. Hénault.....	» 10
Série de 6 cartes diverses, par M. Luce, V. Muller, etc.....	» 40

Toutes les cartes sont envoyées séparément, à raison de 10 centimes l'exemplaire, port en sus, soit 10 centimes, par 10 cartes ou fraction de 10 cartes.

Portrait de **Pierre Kropotkine**, belle photogravure sur simili-Japon, par la poste, sous tube..... » 50

Frontispice de l'Almanach pour 1905, tirage à part sur papier couché, belle gravure par *Steinlen*, franco..... » 50

Centr. Ośr. Szkol. Part.
P. Z. P. R.
BIBLIOTEKA

Moderne Imprimerie, 7 et 9, rue Abel-Hovelacque, Paris



K. C. P. P. R.
BIBLIOTEKA

PETITE BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES ÉCONOMIQUES

Les Conditions du travail chez les ouvriers en instruments de précision de Paris, par DELESALLE (Paul).....	» 15
Aux Travailleurs. — La Grève I.....	» 10
L'Action syndicale et les Anarchistes.....	» 10
Les deux Methodes du Syndicalisme, par DELESALLE (Paul).....	» 15
Syndicalisme et Révolution, par PIERROT (M.).....	» 15
Le Parlementarisme et la Grève générale, par FRIEDBERG.....	» 15
r, Immoralité du Mariage, par CHAUGHI (René).....	» 15

PUBLICATIONS DU GROUPE DES E. S. R. I.

Les Anarchistes et les Syndicats.....	» 20
Le Rôle et les formes de la propagande socialiste, par LAVROFF (P.).....	» 15
La Commune de Paris et la notion de l'Etat, par BAKOUNINE (Michel).....	» 10 franco » 15
Anarchie et Communisme, par CAFIERO.....	» 10 — » 15
La Grève générale.....	» 10 — » 15
Pierre Lavroff.....	» 10 — » 15
Les Endormeurs, par BAKOUNINE (M.).....	» 10 — » 15

PETITE BIBLIOTHÈQUE RÉVOLUTIONNAIRE

Anarchie, par GIRARD (André).....	» 05
Aux Anarchistes qui s'ignorent, par ALBERT (Ch.).....	» 05
Science et Divinité, par TRESPAUT (André).....	» 05
Le 100, franco : 2 fr. 60	

CHANSONS (avec musique)

La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.....	» 10
L'Internationale, Crevez-moi la Sacoche, le Politicien, de POTIER (E.).....	» 40
Ouvrier, prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images.....	» 10
La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav'Ouvrier, etc.....	» 10
J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, le Drapeau rouge.....	» 10
Le Réveil, La Chanson du Linceul.....	» 10
Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, les Affranchis.....	» 10
La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité.....	» 10
Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, le Chant du Pain.....	» 10
Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ?.....	» 10
Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste.....	» 10
Il faut supprimer les Patries, Guerre à la Guerre.....	» 10
La journée de 8 heures.....	» 10
L'Or, poésie révolutionnaire.....	» 10

ALMANACH DE LA RÉVOLUTION POUR 1902, 1903, 1904 ET 1905

Avec couvertures en couleurs par ROUBILLE, M. LUCÉ, WILLAUME et STEINLEIN et des articles de E. RECLUS, P. KROPOTKINE, J. GRAVE, L. DESCAVES, LEYRET, GIRARD, DELESALLE, etc. Nombreux dessins, chacun franco.....	» 30
--	------